La consommation d'animaux sauvages dans la Corne de l'Afrique (4e millénaire avant J.-C. - début du XXe siècle). Archéozoologie et histoire d'une pratique alimentaire très discrète

Joséphine Lesur, Thomas Guindeuil

▶ **To cite this version:**

Joséphine Lesur, Thomas Guindeuil. La consommation d'animaux sauvages dans la Corne de l'Afrique (4e millénaire avant J.-C. - début du XXe siècle). Archéozoologie et histoire d'une pratique alimentaire très discrète. Afriques. Débats, méthodes et terrains d'histoire, 2014, 10.4000/afriques.1577 . hal-02413132

HAL Id: hal-02413132
https://hal.science/hal-02413132

Submitted on 16 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Afriques

05 (2014)
Manger et boire en Afrique avant le XXe siècle

Thomas Guindeuil et Joséphine Lesur

La consommation d'animaux sauvages dans la Corne de l'Afrique (4e millénaire avant J.-C.-début du XXe siècle)

Archéozoologie et histoire d'une pratique alimentaire très discrète

Avertissement
Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.
Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.
Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique
Thomas Guindeuil et Joséphine Lesur, « La consommation d'animaux sauvages dans la Corne de l'Afrique (4e millénaire avant J.-C.-début du XXe siècle) », *Afriques* [En ligne], 05 | 2014, mis en ligne le 20 décembre 2014, consulté le 23 décembre 2014. URL : http://afriques.revues.org/1577 ; DOI : 10.4000/afriques.1577

Éditeur : IMAF – UMR 8171
http://afriques.revues.org
http://www.revues.org

Document accessible en ligne sur :
http://afriques.revues.org/1577
Document généré automatiquement le 23 décembre 2014.
© Tous droits réservés

Thomas Guindeuil et Joséphine Lesur

La consommation d'animaux sauvages dans la Corne de l'Afrique (4e millénaire avant J.-C.-début du XXe siècle)

Archéozoologie et histoire d'une pratique alimentaire très discrète

1 En Éthiopie et dans la Corne de l'Afrique de façon plus générale, l'archéozoologie et l'histoire de l'alimentation sont des champs de recherche relativement neufs. Les données rassemblées sont lacunaires dans les deux domaines, aussi bien sur le plan chronologique que sur le plan géographique, et elles ne se recoupent que de façon exceptionnelle. On est donc loin du croisement systématique entre textes et « archives osseuses », opéré par exemple par Frédérique Audoin-Rouzeau en Europe occidentale médiévale[1]. Ici, la mise en parallèle des deux approches scientifiques et de leurs données s'est justifiée par une observation commune, d'abord suggérée par la pratique de terrains communs : la rareté du gibier dans les cultures alimentaires contemporaines de la Corne de l'Afrique – une rareté généralement extensible au poisson[2]. De cette observation est né ce dialogue à deux voix, à travers une enquête menée des temps préhistoriques jusqu'à l'orée du XXe siècle. Dans l'espace qui nous occupe, l'archéozoologie et l'histoire prennent souvent le relais l'une de l'autre. Les deux disciplines n'ont que rarement produit à ce jour des informations relatives aux mêmes espaces et aux mêmes périodes. Dans le Sud éthiopien, la question de l'histoire de la consommation de chairs animales a été investie à l'aide de méthodes ethnoarchéologiques[3].

2 Alors que le tournant économique du « tout-élevage » est relativement bien documenté par les restes osseux sur les hauts plateaux du Sud-Ouest de l'Éthiopie et dans la plaine aride de Djibouti, les données relatives au Nord de l'Éthiopie sont plus rares et fragmentaires. Parallèlement, l'écrasante majorité des documents historiques dont nous disposons concerne justement cette région septentrionale – le royaume chrétien d'Éthiopie – au cours des six derniers siècles. Mais la mise en commun de ces informations disparates permet d'approcher notre objet, la consommation des animaux sauvages, sous tous ses aspects, et participe au désenclavement des études concentrées sur l'une ou l'autre des régions de la Corne de l'Afrique. Que peut-on savoir, dans cet espace, de la consommation alimentaire des animaux sauvages dans la longue durée ? Comment expliquer et comment dater le comportement actuel des habitants de la Corne de l'Afrique vis-à-vis du gibier et du poisson ? Au regard de l'histoire, l'archéozoologie offre le recul chronologique nécessaire à la compréhension de phénomènes qui émergent, relativement tardivement, dans les sources écrites. Celles-ci ne documentent pas les grandes transitions qui marginalisent la place du gibier et du poisson dans des économies de plus en plus tournées vers la production, mais elles permettent de situer le contexte dans lequel, aux périodes historiques, la chasse et la pêche continuent de jouer un rôle dans l'alimentation et la vie sociale.

3 Deux types de formations naturelles marquent les paysages actuels de la Corne de l'Afrique : les hauts plateaux et les basses terres, qui comprennent elles-mêmes les plaines côtières et la vallée du Rift (figure 1). La position du massif éthiopien dans les latitudes tropicales et les importantes variations d'altitude que sa présence implique ont donc permis l'installation de paysages très variés. Ces derniers vont de la steppe afro-alpine au désert, en passant par la forêt de montagne et diverses formations de type savane. Cette grande diversité de milieux naturels a permis le développement d'une flore et d'une faune variées et marquées par un fort endémisme : 55 % de la flore, 28 % de la faune[4]. D'après les chiffres de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN), 70 espèces animales sauvages étaient en danger d'extinction en Éthiopie en 2012[5]. La faune sauvage éthiopienne est donc fragile, mais la chasse alimentaire semble n'avoir qu'une responsabilité limitée dans cette situation précaire.

4 En effet, sur les hauts plateaux éthiopiens, l'habitat de la faune sauvage est lui-même limité. En 1960, un rapport de l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) évoquait une chute de la couverture forestière de 40 % en 1900 à 4 % en 1960. L'historien James C. McCann et le géographe Alain Gascon ont montré tour à tour comment ce discours, fondé sur une spéculation, s'était imposé durant la seconde moitié du XX^e^ siècle en l'absence totale de sources fiables. Au contraire, les deux chercheurs ont souligné l'importance de l'entretien des massifs forestiers par les habitants des hauts plateaux[6]. Les nombreux récits de voyage du XIX^e^ siècle, qui se concentrent essentiellement sur la situation du Šawā (Éthiopie centrale), attestent de l'antériorité du défrichage et de la déforestation sur les hauts plateaux[7]. L'histoire du défrichage et de l'*open field* qui caractérise les paysages des hauts plateaux du Nord et du Centre de l'Éthiopie est encore à écrire. L'origine de ce paysage pourrait remonter aux débuts de l'agriculture dans la région, qui restent eux-mêmes difficiles à dater du fait de données trop lacunaires[8]. N'occultons pas, toutefois, le poids nouveau d'une pression démographique fortement accrue au cours du XX^e^ siècle[9].

5 Tous les espaces n'ont pas le même potentiel agricole et tous n'ont pas été concernés, ou du moins pas au même rythme, par l'extension des terres cultivées. Dans les basses terres éthiopiennes, les zones marécageuses et sur les berges des grandes rivières, les grands mammifères ont été chassés pour leurs cornes et leur peau qui servaient de matières premières à l'artisanat local[10]. Il faut ajouter que l'ivoire a longtemps fait partie des produits exportés par l'Éthiopie[11]. La chasse commerciale a probablement vu son efficacité accrue par la plus grande diffusion des armes à feu durant la seconde moitié du XIX^e^ siècle[12]. La chasse commerciale se double, dans les mêmes espaces, d'une chasse nobiliaire et sportive[13]. Celle-ci n'est pas l'apanage des seuls Éthiopiens, et la chasse au gros gibier en Éthiopie fut longtemps l'un des principaux thèmes d'écriture et de curiosité de la part des voyageurs. Leurs récits évoquent des régions giboyeuses, avec de relativement faibles densités humaines, qui correspondent en général aux basses terres situées au sud du Šawā ou dans la vallée de la rivière Abbāy (figures 1 et 3)[14]. Il est également question de la chasse dans les monts Semēn (figure 3)[15]. Toutes ces chasses concernent prioritairement les mêmes espèces, comme l'hippopotame (*Hippopotamus amphibius*), l'éléphant (*Loxodonta africana*), l'ibex d'Abyssinie – ou *wālyā* en amharique (*Capra walie*) – ou encore le buffle (*Syncerus caffer*). Ajoutons enfin que, entre 1888 et 1892, les populations de buffles ont également eu à subir les effets d'une épizootie de peste bovine, qui a également détruit une grande partie du cheptel bovin éthiopien[16]. Au début du XX^e^ siècle, la faune sauvage éthiopienne apparaît donc fortement diminuée. Le major Robert E. Cheesman, consul britannique installé en Éthiopie entre 1925 et 1934, rapporte ces propos, tenus par son guide au sujet de la population de buffles de la vallée de l'Abbāy :

> Notre guide me dit qu'autrefois il avait chassé dans les basses terres près de l'Abbai, au pied de la montagne de Gum, qui nous apparaissait comme un repère proéminent sur notre Sud. Il y avait en ces jours abondance de buffles, mais il dit qu'ils ont été atteints d'une espèce d'épidémie et qu'ils étaient maintenant éteints. Il supposa que la peste bovine, qui balaya un nombre important de bétail domestique, était responsable, mais leur disparition est plus probablement due à l'introduction des fusils modernes[17].

6 Les raisons qui ont conduit le guide de R. E. Cheesman à chasser le buffle et de nombreux aristocrates éthiopiens à organiser des expéditions de chasse dans la région n'ont *a priori* rien d'alimentaire. Là où la chasse sportive, la chasse commerciale et les épizooties exercent incontestablement une pression importante sur les populations de certaines espèces sauvages, le gibier ne semble pas envisagé comme une ressource alimentaire. Comment en est-on arrivé là ?

De la chasse à l'élevage : des scénarios divers et des chronologies décalées

7 La grande diversité, évoquée plus haut, des formations naturelles et végétales a fortement influencé le développement et la mobilité des cultures humaines – actuelles ou passées –

dans la Corne de l'Afrique. De même, les grandes phases paléoclimatiques qui caractérisent toute la période de l'Holocène – époque géologique correspondant globalement aux dix mille dernières années – ont entraîné des recompositions de la biodiversité, ainsi que des contraintes écologiques très variables selon les milieux[18]. Ainsi, à la fin du Pléistocène, des conditions humides s'installent jusqu'à 7000 avant J.-C. À partir de cette date, commence une phase aride avec un optimum vers 5500 avant J.-C. Cet épisode est suivi, dès 5000 avant J.-C., par une nouvelle phase humide qui se termine vers 3000 avant J.-C. Commence alors un processus d'aridification qui continue jusqu'à aujourd'hui, brièvement interrompu par un court épisode lacustre durant le 1er millénaire après J.-C. L'évolution des sociétés humaines au cours de l'Holocène présente donc de multiples facettes, marquées en grande partie par ces conditions environnementales changeantes et plus ou moins contraignantes.

8 S'il ne constitue pas l'unique facteur impliqué dans les processus d'adoption des pratiques agricoles et pastorales, le contexte environnemental et climatique a joué un rôle prépondérant dans la formation des sociétés de production. Ainsi la diversité des scénarios sur les débuts de l'élevage et de l'agriculture mis en évidence par l'archéologie reflète cette diversité naturelle.

Une économie dominée par la chasse jusqu'au 1er millénaire après J.-C. sur les hauts plateaux du Sud-Ouest éthiopien

9 Les variations climatiques de l'Holocène n'ont pas eu les mêmes impacts partout dans la Corne de l'Afrique. Ainsi, sur les hauts plateaux du Sud-Ouest de l'Éthiopie – dans le Walāyttā et le Kafā notamment –, les populations humaines qui se sont installées depuis plusieurs millénaires ont pu bénéficier de ressources sauvages abondantes et pérennes. Tel est le cas par exemple sur le site de Moche Borago, situé à 2 300 mètres d'altitude sur les flancs du volcan Damota dans le Walāyttā (figures 1, 2 et 3). Il s'agit d'un vaste abri sous roche offrant une surface utilisable d'environ 600 mètres carrés. Il présente une longue stratigraphie qui comprend deux séquences d'occupation : une séquence Pléistocène et une séquence Holocène. C'est sur cette dernière, qui va du 3e millénaire avant J.-C. au 1er millénaire de notre ère, que portent les analyses présentées ici[19]. Par ailleurs, nous ne présenterons pour ce site, comme pour les autres décrits plus loin (sauf mention contraire), que des ossements issus de la consommation par l'homme[20].

10 Le spectre de faune[21] de Moche Borago (tableau 1) montre que le buffle domine très largement, puisqu'il représente entre 35 et 80 % des ossements déterminés selon les phases d'occupation[22]. Viennent ensuite les autres bovidés, parmi lesquels on trouve le dik-dik (*Madoqua* sp.), la gazelle à front roux (*Gazella rufifrons*), le guib harnaché (*Tragelaphus scriptus*), le nyala des montagnes (*Tragelaphus buxtoni*), qui est une espèce endémique à l'Éthiopie, et enfin le cobe defassa (*Kobus ellipsiprymnus*). Les assemblages osseux comprennent également de nombreux restes de phacochère (*Phacochoerus* sp.), de potamochère (*Potamochoerus larvatus*) et de lièvre du Cap (*Lepus capensis*). De façon plus sporadique, on note la présence de deux espèces de damans (*Procavia capensis* et *Heterohyrax brucei*), de quatre espèces de primates – le babouin (*Papio anubis*), le grivet (*Cercopithecus aethiops*), le colobe guereza (*Colobus guereza*) et le galago (*Galago senegalensis*) – et de quelques carnivores, comme le léopard (*Panthera pardus*), le serval (*Leptairulus serval*) et la hyène tachetée (*Crocuta crocuta*). Les occupants du site ont donc chassé une grande diversité de mammifères, et en particulier le buffle. En revanche, on constate une absence totale d'animaux domestiques, même dans les phases les plus récentes.

11 La position de l'abri sur les pentes d'un volcan et à une altitude de 2 300 mètres a offert à ses occupants un large éventail de biotopes exploitables, qui s'étagent selon les gradients altitudinaux[23]. Ainsi, autour de l'abri et d'une manière générale au-dessus de 2 200 mètres, se développe la forêt tropicale de montagne, dense et persistante. La savane de montagne ainsi que la forêt claire caduque s'étendent sur les pentes basses du volcan et dans la plaine jusqu'à une altitude de 1 000 mètres. Vient ensuite une savane herbeuse plus sèche qui va jusqu'au lac Abāyā à une trentaine de kilomètres du site (figure 1). Si l'on associe les différentes espèces présentes sur le site à un ou plusieurs milieux naturels potentiellement présents dans cette

région et dans lesquels ces espèces sont susceptibles de vivre[24], on note que les occupants ont principalement exploité les milieux proches du site, à savoir la savane de montagne et la forêt claire.

12 Par ailleurs, on observe très peu de variations durant les quatre millénaires d'occupation. Si l'on compare avec les grandes phases climatiques présentées précédemment, il semble que l'altitude et les systèmes hydrologiques bien développés ont limité les oscillations du climat et notamment les effets de l'aridité[25]. Les occupants du site ont ainsi conservé un mode d'exploitation des animaux stable. D'une manière générale, le site est marqué par une forte inertie, y compris sur le plan culturel, puisque les modes d'occupation de même que certains artefacts tels que l'industrie lithique[26] évoluent très peu durant toute la séquence de l'Holocène[27]. De même, la céramique ne semble faire son apparition que très tardivement, au début du 1er millénaire avant J.-C.

13 À quelques dizaines de kilomètres de Moche Borago, près de la rivière Omo, un autre abri sous roche, Dabarasha, offre des résultats similaires (figures 1 et 2). Ce site a été découvert à l'occasion d'une mission de sauvetage dans le cadre de la construction du barrage Gilgel Gibe 3 dans l'Ouest de l'Éthiopie. Au cours de cette prospection, un sondage de 1 mètre carré a été réalisé dans l'abri. Le substrat rocheux a été atteint à 80 centimètres de profondeur. Une quantité importante d'artefacts a été récoltée, comprenant de l'industrie lithique, de la céramique, des macrorestes végétaux (charbons et graines) et des ossements animaux. La céramique et l'industrie lithique offrent de nombreux points communs avec celles de Moche Borago et, bien que Dabarasha n'ait pas encore été daté, la présence de poterie pourrait indiquer, comme à Moche Borago, une occupation vers le début de notre ère. Concernant les ossements de vertébrés, l'assemblage exhumé à ce jour est peu abondant (219 restes) mais relativement bien conservé[28]. Une première étude réalisée a permis de mettre en évidence la présence de bovidés sauvages, de petits mammifères mais aussi de poissons et de reptiles (tableau 1). Pour certaines de ces espèces, il s'agit là de leur première mention en contexte archéologique. Cet assemblage faunique offre donc une image de la biodiversité proche de celle que l'on observe actuellement dans la région, suggérant ainsi un impact restreint des variations climatiques qui ont marqué l'Holocène. En outre, il convient d'observer l'absence, dans l'échantillonnage actuel, d'espèces domestiques.

14 Un peu plus à l'ouest, l'archéologue Elisabeth Hildebrand a mené entre 2004 et 2006 une prospection archéologique dans la région du Kafā. Elle a ainsi découvert et fouillé une dizaine de petits abris sous roche et grottes occupés principalement dans la seconde moitié de l'Holocène (figures 1, 2 et 3)[29]. Comme dans les deux autres sites, on observe une industrie lithique homogène tout au long de la séquence et caractérisée par des segments microlithiques dont la vocation est très probablement cynégétique. La céramique n'apparaît que récemment, vers le début de notre ère. La faune est composée en grande majorité de mammifères sauvages, comprenant des bovidés, des suidés, des cercopithèques et des gros rongeurs (tableau 1). Cette fois, et notamment sur le site de Kumali (figures 1 et 2), quelques ossements d'espèces domestiques (mouton : *Ovis aries*, chèvre : *Capra hircus*, et bœuf : *Bos taurus*) font leur apparition dans des niveaux datés de la fin du 1er millénaire avant notre ère. Ils restent toutefois très minoritaires, même dans les niveaux plus récents. L'élevage comme la céramique feraient donc leur apparition dans le Kafā, et plus généralement dans le Sud-Ouest éthiopien, autour du début de notre ère. L'industrie lithique est alors caractérisée par une forte inertie, avec une production de microlithes[30] qui dure jusqu'à une période très récente[24].

15 Différentes raisons peuvent expliquer cet état de fait. Les conditions climatiques de cette région, caractérisées par de fortes pluies et des températures froides, ainsi que les forêts humides et denses créent un environnement difficile pour pratiquer l'élevage, que ce soit pour des pasteurs migrants ou des résidents locaux voulant adopter quelques têtes de bétail. De plus, les données paléoenvironnementales montrent que les fortes variations climatiques qui caractérisent l'Holocène ont été de moindre ampleur dans cette région où l'altitude et les réseaux hydrologiques bien développés ont limité les effets de l'aridité[31]. Une réduction des précipitations a pu favoriser certains écosystèmes plus secs durant certaines phases mais

n'a jamais été suffisamment drastique pour modifier complètement les formations naturelles. Ainsi, à Moche Borago, les assemblages fauniques restent inchangés et, pendant plus de quatre mille ans, l'exploitation animale dépend essentiellement de la chasse au buffle[32]. On pourra noter toutefois l'absence quasi systématique de restes d'oiseaux ou de poissons, malgré leur abondance dans ces environnements. Ce fait peut résulter en partie des problèmes de conservation postdépositionnelle – les ossements d'oiseaux et de poissons étant en effet souvent plus fragiles que ceux de mammifères. Il peut également refléter un véritable choix opéré par ces populations – un point sur lequel nous allons avoir l'occasion de revenir. Enfin, la topographie abrupte et accidentée de cette zone montagneuse a pu représenter une barrière physique pour les premiers pasteurs venus des plaines et ainsi ralentir la diffusion du bétail et de la céramique. Tous ces facteurs aident à comprendre pourquoi les populations du Sud-Ouest de l'Éthiopie n'ont eu qu'un intérêt tardif pour l'économie de production. L'adoption du bétail et de la technologie céramique peut donc résulter d'une pression accrue et/ou de contacts prolongés avec les pasteurs occupant les basses terres de la vallée du Rift ou de la vallée de l'Omo au cours du dernier millénaire avant notre ère.

16 Si aujourd'hui, dans toute cette région, l'alimentation carnée est fondée presque exclusivement sur l'élevage des bœufs, des caprinés et des volailles, les données archéozoologiques attestent du caractère relativement récent de ce changement économique radical. Il y a deux mille ans environ, ces montagnes n'abritaient encore que des populations consommant uniquement de la viande sauvage, de mammifères principalement, alors très abondants en partie grâce à l'absence d'une quelconque anthropisation du territoire.

Élevage, chasse et pêche dans la plaine semi-aride du Nord-Est de la Corne de l'Afrique (4e-2e millénaire avant J.-C.)

17 À l'opposé de la Corne de l'Afrique se trouve la plaine du Gobaad à Djibouti. Dans ce bassin tectonique, aujourd'hui aride, ont été découverts et étudiés à une trentaine de kilomètres de distance du lac Abhe (figure 1) plusieurs sites archéologiques datant de l'Holocène. Trois en particulier ont livré d'importants restes de faune. Il s'agit des sites d'Ali Daba, de Wakrita et d'Asa Koma, situés dans un rayon de 10 kilomètres au centre de la plaine (figures 1 et 2).

18 Le site d'Ali Daba est composé de trois secteurs (Ali Daba 2, 3 et 10), éloignés les uns des autres d'environ 30 mètres. Chacun de ces emplacements comprend plusieurs petites fosses ou épandages qui contiennent des ossements humains et animaux fracturés, brûlés et parfois travaillés. Les analyses archéologiques et anthropologiques n'étant pas encore achevées, il ne sera pas discuté ici de la signification de ces accumulations, même si celles-ci ne semblent pas correspondre à des rejets alimentaires[33]. Pour l'instant, un seul de ces secteurs a été daté (Ali Daba 2) du début du 4e millénaire avant J.-C. (3820-3730 avant J.-C). La faune y est très diversifiée, mais présente une prédominance de restes de crocodile (*Crocodylus niloticus*), d'hippopotame et de poissons tels que le tilapia (Tilapinii) et le poisson-chat (*Clarias* sp.) (tableau 2). Si l'on observe donc clairement une exploitation préférentielle des milieux aquatiques, d'autres espèces terrestres attestent de la chasse dans des milieux de savane arborée ou herbeuse, telles que le buffle, le bubale (*Alcelaphus buselaphus*), le petit koudou (*Tragelaphus imberbis*), le cobe de Buffon (*Kobus kob*) ou encore le zèbre de Grevy (*Equus grevyi*), le rhinocéros noir (*Diceros bicornis*), le lion (*Panthera leo*) et le léopard[34].

19 Les sites de Wakrita et d'Asa Koma sont quant à eux plus récents d'environ deux mille ans puisque datés vers 1800 avant J.-C.[35]. Il s'agit de sites de plein air, dont un, Asa Koma, a livré d'abondants niveaux anthropiques témoignant d'une occupation saisonnière et récurrente sur plusieurs centaines d'années[36]. Le spectre de faune des deux sites est dominé par les poissons (tilapia et poisson-chat) qui représentent jusqu'à 96 % des restes dans le cas d'Asa Koma (tableau 2). La prédominance des restes de poissons atteste de l'intérêt particulier apporté à la pêche, qui devait être pratiquée dans le lac Abhe ou dans l'oued qui coule en contrebas du site. Une étude détaillée, visant à la reconstitution de la taille des tilapias et des poissons-chats d'Asa Koma, a permis de mettre en évidence la présence d'individus de grande taille qui pourraient témoigner d'une pêche au moment de la saison des pluies, moment où les adultes viennent frayer aux abords des lacs et des oueds[37]. La relative proximité d'un milieu aquatique

est également suggérée par les quelques restes d'hippopotame et de crocodile. Les données paléoenvironnementales issues des examens anthracologiques et palynologiques réalisés à partir d'échantillons prélevés à Asa Koma confirment ces résultats et indiquent la présence d'un milieu marécageux favorable au piégeage des poissons en période du frai[38].

20 Les autres espèces sauvages identifiées comprennent le chacal (*Canis adustus*), le lièvre et quelques bovidés, tels que le dik-dik de Salt (*Madoqua saltiana*), la gazelle dorcas (*Gazella dorcas*) ou encore le guib harnaché. Ces espèces renvoient à un environnement semi-aride, bien que probablement un peu plus humide et plus boisé que l'actuel, comme le suggère la présence du guib harnaché, espèce vivant préférentiellement dans les milieux de forêts ouvertes et de savanes herbeuses. Le reste de la faune comprend deux taxons domestiques : bœuf et caprinés. Asa Koma et Wakrita offre donc les preuves les plus anciennes et les plus fiables de pratiques pastorales dans l'Est de la Corne de l'Afrique. Il est intéressant de noter que ces animaux domestiques semblent ne représenter qu'une ressource secondaire pour la viande consommée sur ces sites. Dans cet environnement de plaine entourée d'escarpements rocheux, la présence de bons pâturages pendant la saison des pluies a pu être une autre motivation pour l'occupation de la plaine à cette saison.

21 Parmi le mobilier archéologique, les deux sites ont livré une importante quantité de tessons de poterie attestant de la production d'une céramique fortement décorée. Il semble n'y avoir aucun faciès comparable dans les séquences culturelles de la même époque en Éthiopie, en Érythrée ou au Yémen, et cette céramique peut être considérée comme résultant d'une production locale[39]. Ces différents éléments suggèrent donc que la plaine du Gobaad était occupée au cours du 2e millénaire avant notre ère par une société qui produisait son propre style céramique, qui élevait des bœufs et des caprinés, mais dont la nourriture carnée dépendait encore en majeure partie des ressources sauvages, notamment des poissons. Ces derniers étaient probablement séchés et fumés, comme l'attestent certains types de foyers plats découverts à Asa Koma[40]. La richesse des échantillons d'Asa Koma nous a permis d'évaluer la part relative de la pêche, de la chasse et de l'élevage dans l'économie du site[41]. Ces estimations fondées sur la reconstitution de la masse des espèces animales montrent que les poissons ne représentent que 12 à 16 % de la masse totale consommée. Mais, si les poissons ne contribuaient pas à plus d'un cinquième de la chair consommée sur le site, leur exploitation n'en demeurait pas moins essentielle pour les occupants. D'une part, le poisson était et reste une ressource saisonnière prévisible et facilement disponible à certaines périodes de l'année. Ces périodes de disponibilité ont peut-être contribué au choix de la saison d'occupation du site. D'autre part, l'exploitation intensive des poissons permet de limiter l'utilisation du cheptel domestique qui peut ainsi croître et être conservé pour d'autres moments de l'année. Enfin, les différentes méthodes de préparation des poissons, comme le fumage ou le séchage, permettent de conserver leur chair pour une consommation ultérieure.

22 L'occupation d'Asa Koma et de Wakrita, au début du 2e millénaire, coïncide avec le début des conditions arides qui marquent la seconde moitié de l'Holocène. Le lac Abhe est en phase de régression et les oueds ne coulent plus que saisonnièrement. Les données animales et végétales confirment cette évolution, avec la présence d'espèces adaptées à un environnement aride. Ainsi les données archéobotaniques d'Asa Koma montrent la présence d'espèces végétales typiques de steppes arides, telles que les acacias et les *chenopodiaceae*[42]. La recomposition des formations végétales et animales provoquée par ce bouleversement climatique a constitué un grand changement dans les environnements locaux et les ressources disponibles, changement qui a certainement influencé les comportements des groupes humains occupant la région. Ainsi ont-ils probablement adopté le bétail pour faire face, en partie du moins, à ces nouvelles conditions. Cependant ce changement ne doit pas être réduit à une simple transition entre chasse/pêche et élevage. Il faut plutôt le voir comme un rééquilibrage des stratégies de mobilité et de subsistance dans lesquelles l'exploitation d'animaux domestiques est intégrée, mais où les ressources sauvages jouent toujours un rôle majeur.

23 L'intégration très progressive des ressources issues de l'élevage dans l'alimentation ainsi que la présence d'une céramique de tradition locale suggèrent que la diffusion de l'élevage dans

cette région de la Corne résulte plus d'une acculturation progressive que de mouvements de populations à grande échelle. Ceci pourrait en partie expliquer pourquoi les animaux domestiques n'apparaissent qu'à cette période alors qu'ils sont présents dès les 5e et 4e millénaires dans les régions voisines, comme le Yémen et le Soudan[43].

24 En conclusion, au cours de l'Holocène, le climat de la Corne de l'Afrique est marqué par une alternance de phases humides et arides qui ont entraîné la recomposition de cortèges fauniques et végétaux. Cependant l'impact a été très variable selon les régions. Ainsi, sur le plateau éthiopien, le site de Moche Borago ne montre aucun changement notable dans le spectre de faune pour la majeure partie de l'Holocène. À l'inverse, dans la plaine de Gobaad à Djibouti, on note un profond bouleversement dès le 2e millénaire avant notre ère, avec la présence d'une faune et d'une flore de milieu aride. Ces changements ont entraîné une évolution dans les modes d'exploitation de la diversité faunique de cette région, avec une occupation saisonnière des sites d'habitation pour une consommation intensive et ciblée de quelques espèces de poissons à Asa Koma et à Wakrita. Enfin, la sécheresse a forcé des ajustements aux pratiques locales de chasse, de pêche et de collecte. Une fois que le bétail a été rendu disponible par la proximité de populations d'éleveurs, il a été progressivement intégré comme un complément alimentaire.

Des chairs sauvages au royaume de la domesticité : gibier et poisson dans le Nord et le Centre de l'Éthiopie au cours des trois derniers millénaires

25 Notre connaissance de l'économie des hauts plateaux du Nord et du Centre de l'Éthiopie ne s'inscrit pas dans la même chronologie que celle du Sud-Ouest des hauts plateaux ou de celle du Nord-Est de la Corne de l'Afrique. Le Nord de l'Éthiopie, dès la fin du 1er millénaire avant J.-C., a été le siège de plusieurs États successifs, parfois concomitants. Le royaume d'Aksum, centré sur les espaces contemporains du Tigré et de l'Érythrée (figures 1 et 2), contrôle les régions les plus septentrionales des hauts plateaux du Ier au VIIIe siècle après J.-C.

26 La chronologie se fait désormais plus politique, et la périodisation s'établit sur des critères de régime documentaire. À partir du XIIe siècle et après une période d'entre-deux à la chronologie politique encore mal connue, un royaume chrétien émerge dans la région plus centrale du Lāstā (figure 3). Le centre de gravité de cet État glisse ensuite plus au sud, dans les régions médiévales de l'Amḥārā et du Šawā, à partir de la fin du XIIIe siècle (figure 3)[44]. Le royaume chrétien d'Éthiopie est, pour les siècles qui suivent, à l'origine d'une production textuelle importante en langue ge'ez. À partir du XVIe siècle, il est également fréquemment visité par des auteurs étrangers. Pour cette raison, la société chrétienne est la mieux connue des historiens spécialistes de la région. Celle-ci vit au contact des sociétés musulmanes qui se sont développées durant toute la période médiévale sur les hauts plateaux du Centre et de l'Est de l'Éthiopie[45].

Le triomphe de l'économie de production : du « groupe d'Agordat » au royaume d'Aksum

27 Le début de l'Holocène est encore mal connu dans le Nord de l'Éthiopie, et très peu de sites antérieurs au 1er millénaire avant J.-C. ont été fouillés. On peut citer cependant les travaux d'Agazi Negash qui ont mis au jour l'occupation de plusieurs abris sous roche dans la région du Tambēn dans le Tigré (figure 3)[46]. Le site de Danei Kawlos a livré quelques restes de bœuf daté autour de 1700 avant J.-C.[47] (figures 1 et 2). Le reste de la faune comprend principalement des petits mammifères (lièvre, daman, dik-dik), tous adaptés à un environnement aride proche de celui de l'actuel Tigré.

28 Plusieurs indices suggèrent des échanges entre cette région et les anciennes cultures de l'Est soudanais. La céramique de Danei Kawlos montre des similarités avec celle de la culture Gash, qui se développe aux 3e et 2e millénaires avant J.-C. dans la région de Kassala à la frontière éthio-soudanaise[48]. Dans l'Ouest de l'Érythrée, l'industrie lithique et la céramique découvertes lors de fouilles archéologiques, notamment dans l'abri de Kokan, montrent également des

liens avec les cultures soudanaises[49]. Au Soudan, les sites de culture Gash ont livré des outils en obsidienne dont les analyses chimiques ont révélé leurs sources éthiopiennes[50]. Ces différents éléments ont conduit Rodolfo Fattovich à proposer l'existence d'une culture locale à la frontière éthio-érythréo-soudanaise, le « groupe d'Agordat », qui se serait développé entre 2500 et 1500 avant J.-C.[51]. Ces communautés pastorales semblent avoir été les premières productrices de nourriture à s'être installées dans la région. On peut alors supposer une migration lente de populations originaires de l'actuel Soudan sur les hauts plateaux pendant le 3e millénaire, ou, au moins, de proches et fréquents contacts qui ont conduit à des transferts de techniques et de pratiques comme l'élevage. L'un ou l'autre de ces processus s'est produit dans un contexte d'aridification de la région, qui débute à la fin de ce millénaire et qui a pu influencer les mouvements de populations et/ou leur adoption de nouvelles pratiques alimentaires[52].

29 À partir du 1er millénaire avant J.-C., l'intensification des occupations humaines sur le plateau et dans la plaine côtière érythréenne est significative, et, en conséquence, davantage d'informations sont disponibles sur l'alimentation des sociétés préaksumites et aksumites (figures 1 et 2). Tous les sites ayant livré des restes de faune dans cette région témoignent très nettement d'une économie alimentaire qui repose sur l'agriculture et sur l'élevage des bovins et des caprinés, complété par celui de quelques poulets. Dès cette époque, la part de la faune sauvage est extrêmement réduite et ne représente qu'un très faible pourcentage des assemblages[53]. Elle comprend principalement des oiseaux comme le francolin (*Perdicinae*) ou la pintade de Numidie (*Numida meleagris*), des rongeurs et quelques gazelles. Ces résultats encore très fragmentaires montrent que, dans le nouveau contexte qui émerge alors, les animaux domestiques dominent largement l'alimentation carnée. Outre la prédictibilité des ressources rendue possible par l'élevage, une des raisons de ce changement est certainement l'aménagement des paysages entraîné par le développement d'une économie tournée vers la production. Les terres cultivées et les pâturages ont progressivement réduit l'habitat des animaux sauvages, condamnant ces populations à la disparition ou à l'exil.

30 La prédominance de cette économie dans le Nord de l'Éthiopie est confirmée en creux par les sources épigraphiques qui documentent l'histoire du royaume d'Aksum. A. J. Drewes relève ainsi, sur une stèle datée du IIIe siècle retrouvée à Sāfrā, la mention d'une offrande consistant notamment en moutons et en vaches[54]. Au IVe siècle, le roi ʻEzānā fait célébrer dans une inscription la prise de 3 112 vaches, ainsi que de moutons, à un peuple voisin contre lequel il a organisé une campagne militaire[55]. Il y fait référence au dieu unique du christianisme dans une stèle commémorative[56].

31 Le déclin du royaume d'Aksum n'a pas eu raison de la diffusion de cette religion en Éthiopie. Le Moyen Âge éthiopien est le moment de l'émergence d'un royaume chrétien sur les hauts plateaux éthiopiens. Ensemble producteur de documents écrits, visité par les étrangers à partir du XVIe siècle, ce royaume est une fenêtre par laquelle on peut appréhender, du Moyen Âge au XIXe siècle, l'évolution des pratiques alimentaires dans une partie de l'Éthiopie (figures 2 et 3).

Valorisation du bétail bovin dans le royaume chrétien médiéval

32 L'élevage, la possession de bétail bovin en particulier, est un puissant facteur de différenciation sociale dans cet espace, dès le Moyen Âge. Le bétail est pourvoyeur de viande, de lait et donc de beurre, mais il est également une force de travail dans une région où l'agriculture se pratique à l'aide d'araires attelés. Dans ce contexte, la consommation de viande bovine est un signe incontestable de richesse, et il n'est pas surprenant de voir les troupeaux de bœufs constituer, jusqu'à une période récente, les principaux enjeux économiques des campagnes militaires des rois éthiopiens.

33 L'*Histoire des guerres d'Amda Ṣeyon*, texte du XVe siècle qui relate un conflit du souverain chrétien ʻAmda Ṣeyon (r. 1314-1444) contre les États musulmans du Centre de l'Éthiopie[57], fait de la prise de bétail un thème récurrent et une réelle motivation pour les belligérants[58]. On trouve également la trace de cette ancienne pratique de razzias de bétail du côté de l'Éthiopie musulmane lors du conflit qui oppose les armées de l'imam Aḥmad ibn Ibrāhim et celles du royaume chrétien au XVIe siècle[59]. Les auteurs anonymes de l'*Histoire des guerres d'Amda*

Ṣeyon ainsi que de la chronique du règne de Zar'a Yā'eqob (r. 1434-1468) mentionnent à tour de rôle un titre aristocratique, *ṣaḥafalām* ou *ṣaḥāfē lām*[60], dont la signification, « écrivain des vaches », évoque une charge liée aux troupeaux du roi. Le roi ainsi que les grands dignitaires du royaume possèdent de nombreuses têtes de bétail. Le prêtre portugais Francisco Álvares, qui visite le royaume chrétien dans les années 1520, évoque l'existence de grands troupeaux qui sont la propriété de puissants seigneurs du Tigré[61]. Toutefois, la prédominance manifeste de l'élevage laisse une place aux pratiques de la chasse et de la pêche au Moyen Âge et aux périodes suivantes.

Gibier et poisson comme marqueurs sociaux

34 Dans la description qu'il réalise des hauts plateaux éthiopiens dans les années 1330 à partir de renseignements collectés auprès d'un émissaire éthiopien musulman[62] et d'informations recueillies auprès du patriarcat copte[63], al-'Umarī, auteur d'origine syrienne qui fut un temps directeur de la chancellerie mamlūk au Caire, évoque la pratique de la chasse. Il écrit ainsi que « les Abyssins mangent […] le pigeon [*ḥamām*], le passereau [*'uṣ fūr*[64]], le corbeau de grain [*ġurāb al-zur'*[65]], la poule sauvage [*daǧāǧ al-barï*[66]] et la perdrix [*ḥaǧal*[67]][68] ». L'expression *daǧāǧ al-barï* renvoie à la pintade de Numidie, espèce africaine domestiquée en Europe depuis le Moyen Âge, mais probablement depuis le 1er millénaire avant notre ère au Maghreb[69]. L'auteur la différencie d'un autre gallinacé, *daǧāǧ al-ḥabašā*, qui est désigné comme un animal domestique par al-Umarī[70]. Maurice Gaudefroy-Demombynes, le traducteur français du texte arabe, traduit le terme par pintade, ou par « volaille d'Abyssinie ». Il ajoute qu'« on estime la chair et qu'on [la] vante partout[71] ». L'expression renvoie effectivement également à la pintade de Numidie. *Numida mileagris* n'existe pas sous forme domestiquée en Éthiopie, mais nous avons noté plus tôt que sa présence, en contexte archéologique, était attestée dans la Corne de l'Afrique au 1er millénaire avant J.-C. Notons enfin que les termes vernaculaires arabes renvoyant aux pigeons, corbeaux et perdrix recouvrent un certain nombre d'espèces communes de la région. Pour al-'Umarī, les Éthiopiens consommeraient donc des oiseaux sauvages et chasseraient également le buffle. En effet, l'auteur explique ainsi que les habitants de l'Ifāt, royaume musulman situé sur les hauts plateaux centraux et voisin du royaume chrétien d'Éthiopie, « ont des buffles [*ǧāwāmīsu*] sauvages que l'on chasse[72] ». On ignore cependant si cette chasse a revêtu un aspect alimentaire.

35 Les historiens disposent d'un petit nombre de sources – endogènes ou exogènes – qui permettent de préciser la nature et les formes de l'alimentation des habitants du Nord de l'Éthiopie à la fin de la période médiévale, c'est-à-dire pour l'essentiel aux XVe et XVIe siècles[73]. Marie-Laure Derat a souligné l'intérêt pour l'histoire de l'alimentation de deux textes réglementaires éthiopiens (*śer'āt*) à la datation incertaine, mais dont les origines pourraient de façon crédible remonter au XVe siècle. Ces textes, le *Śer'āta geber* – le « Règlement du banquet » – et le *Śer'āta qʷerḥat* – le « Règlement du sacre » –, sont, pour cette période, les seuls à rendre compte de quelques denrées consommées à la cour des souverains de l'Éthiopie chrétienne[74]. Ils peuvent être complétés sur certains points par des récits d'étrangers, visiteurs de l'Éthiopie chrétienne au XVIe siècle, qui ont été amenés à commenter la vie matérielle de leurs hôtes, ainsi que la nourriture qui leur était servie.

36 Le *Śer'āta geber* est un ensemble d'ordonnances encadrant la vie pratique du camp royal éthiopien, et en particulier l'une de ses institutions les plus importantes, le *geber*. Ce terme ge'ez désigne à la fois le tribut et le banquet royal – ce banquet annuel constituant à la fois un moment de réjouissance et un moment de perception, par le roi, des tributs des grands dignitaires du royaume. Le *Śer'āta geber* ne nous est connu qu'à travers des exemplaires relativement tardifs, rapportés en Europe entre la fin du XVIIIe et la seconde moitié du XIXe siècle[75], mais le texte ou du moins certains de ses éléments semblent avoir été composés au XVe ou XVIe siècle[76]. Il est rédigé dans un mélange de ge'ez, la langue ancienne et littéraire de l'Éthiopie chrétienne, et de langues vernaculaires, comme l'amharique et le tegreñña. Cette forme traduit le caractère probablement oral des premières ordonnances[77]. Le second texte, le *Śer'āta qʷerḥat*, nous est connu à travers une copie rapportée en Angleterre par le

voyageur écossais James Bruce au XVIII[e] siècle[78]. Celui-ci en a fait exécuter une copie auprès du puissant *rās* Mikā'ēl Seḥul – homme politique et « faiseur de rois » incontournable de la fin du XVIII[e] siècle. Ce règlement, qui définit les cadres d'une cérémonie du sacre pour les rois d'Éthiopie, est sans doute bien plus ancien, car il a été traduit en portugais par un missionnaire jésuite en Éthiopie, Pero Páez, au XVII[e] siècle[79]. L'institution qu'il décrit est longuement mentionnée dans la chronique du règne de Zar'a Yā'eqob (r. 1434-1468), et ce dernier pourrait assez vraisemblablement en être son instigateur[80].

37 Le *Śer'āta geber* commence par une longue liste de denrées qui semblent destinées à l'approvisionnement d'une table « quotidienne[81] ». C'est au sein de cette liste que l'on découvre, parmi différents types de grains, d'épices et de morceaux de viande, la mention du *regeb*[82] – le « pigeon » ou la « colombe » en ge'ez[83] – et de l'*amorā*[84] – « grand oiseau » ou « oiseau de grain qui a un bec comme un vautour[85] », terme qui désigne en général des grands passériformes de la famille des corvidés en amharique. La présence de ces deux volatiles, qui n'existent en Éthiopie que sous des formes sauvages, atteste de la consommation de gibier à plume dans le camp royal. Celle-ci est confirmée par Francisco Álvares, qui décrit à la table du roi Lebna Dengel (r. 1508-1540) un plat préparé à base de « petits oiseaux et de différents fruits du pays[86] ». Il existe donc une consommation régulière et normale d'oiseaux sauvages à la cour des rois d'Éthiopie.

38 On sait par ailleurs que le sacre, tel qu'il est décrit dans le *Śer'āta q[w]erḥāt*, implique l'offrande en sacrifice au roi d'animaux sauvages. On relève ainsi des « animaux sauvages [*arāwit*] et du bétail [*ensesa*] et des oiseaux [*a'ewāfa*] qui sont mangés[87] ». Parmi les animaux sauvages qui sont apportés au roi, on dénombre :

> Un gros bubale [*torā*[88]] de la région de Belēn ; un buffle [*g[w]ayś*[89]] de la région de Salamt et de Sagadē, et un *wālā* [chamois], c'est-à-dire un *hayyel* [ibex][90] de la région de Semēn ; et une antilope [*agazan*[91]] de la région d'Aḥse'a ; et une chèvre *badu* [*ṭalē badu*[92]] de la région de Torāt ; et le gouverneur du Tegrē [*Tegrē Mak[w]annen*] apporte un lion et d'autres animaux sauvages[93].

39 La consommation alimentaire de ces animaux n'est pas explicitée dans le texte, alors même qu'une réception au camp royal suit le sacre. Mais on sait par ailleurs que tous les animaux ne se voient pas réduits au même sort. Le lion doit être abattu de la main du roi et il fait l'objet, lors du sacre du roi Ba'eda Māryām (r. 1468-1478), d'une grâce royale[94]. Il ne s'agit donc pas d'un animal de boucherie. Rien n'est moins sûr au sujet du reste des *arāwit*, les animaux sauvages, qui sont, eux, abattus au sein du camp royal, si l'on peut dire sans cérémonie[95]. Sont-ils pour autant confiés aux bouchers de la cour et consommés, par exemple, lors du repas qui ponctue la célébration du sacre ?

40 La nature strictement élitaire de la consommation alimentaire de gibier ou de poisson est suggérée par les voyageurs européens qui visitent l'Éthiopie chrétienne aux XVI[e] et XVII[e] siècles. Álvares note ainsi que « personne ne chasse ou ne pêche », et que les Éthiopiens « n'ont ni l'idée, ni la manière, ni la volonté de le faire[96] ». Il nuance cependant son propos par la suite, évoquant « quelques perdrix, qu'ils tuent avec des flèches[97] ». Álvares évoque également la rareté de l'exploitation et de la consommation du poisson d'eau douce. Il précise cependant que le poisson est « pêché pour les grands seigneurs[98] », et qu'il fait partie de l'alimentation des moines[99]. Enfin, le « découvreur » castillan du texte du *Śer'āta q[w]erḥāt*, le jésuite Pero Páez, présent en Éthiopie dans les dernières années du XVI[e] siècle, mentionne et situe socialement la consommation de viande de buffle. Il écrit :

> Ils ont des bœufs très grands qu'ils appellent *guêch*, et ils les élèvent depuis petits avec le lait de deux vaches, et ils ne travaillent pas avec : ils ne servent pas ordinairement, sinon à être mangés par les seigneurs[100].

41 L'usage du terme *guêch* – de l'amharique *g[w]aššš*, le buffle – ne laisse aucun doute sur l'identification de l'animal dont il est ici question. Pero Páez commet simplement l'erreur de croire que cet animal est domestique. Cette erreur renforce au passage l'idée d'une

consommation propre aux milieux aristocratiques fréquentés par le religieux. Dans ces cercles, certains oiseaux sauvages et certains mammifères herbivores et ongulés, morphologiquement proches des espèces domestiquées en Éthiopie chrétienne – vaches, moutons, chèvres –, peuvent donc être au menu.

Chairs sauvages et interdits alimentaires

42 Le lien entre interdits alimentaires et faible pratique de la chasse en Éthiopie chrétienne a été suggéré pour la première fois par le voyageur écossais James Bruce, à la fin du XVIII[e] siècle[101]. Dans son récit, Bruce suppose qu'une certaine confusion dans la réception en Éthiopie chrétienne des interdits alimentaires de l'Ancien Testament aurait dissuadé la chasse d'animaux endogènes, que les Éthiopiens n'ont pas su rapprocher des animaux licites et illicites listés dans le Pentateuque[102].

43 Les chrétiens d'Éthiopie affirment appliquer la loi mosaïque, contenue dans le Pentateuque, en ce qui concerne la consommation de viande et de poisson. L'exclusion du porc (*Sus domesticus*) est souvent celle qui attire le plus l'attention des visiteurs chrétiens venus de contrées où l'universalisme apostolique a triomphé des anciens interdits alimentaires. Mais les règles du Pentateuque ne s'arrêtent pas à ce seul animal et déterminent le caractère illicite d'une série de créatures considérées comme hybrides et donc aberrantes[103]. Vraisemblablement conçues par les anciens Hébreux pour institutionnaliser un régime alimentaire déjà restreint à certaines espèces animales, elles limitent notamment la consommation de mammifères à des espèces herbivores, domestiquées ou encore apparentées, par leurs formes, à des espèces domestiquées. Elles traduisent probablement le rapport ancien entre leurs premiers auteurs et le pastoralisme, ainsi que la volonté d'affirmer une identité spécifique à travers des règles écrites[104]. En dehors des mammifères, les exclusions alimentaires s'étendent à une série d'oiseaux, aux poissons jugés morphologiquement aberrants ainsi qu'aux invertébrés.

44 Mais si en Éthiopie le respect de ces règles est aujourd'hui considéré comme une pratique rituelle chrétienne, celle-ci ne permet pas toujours de différencier les chrétiens des membres d'autres groupes culturels ou religieux. En 1970, Maxime Rodinson a souligné le caractère régional d'interdits et d'évitements alimentaires particulièrement restrictifs, communs à de nombreuses populations des hauts plateaux comme des basses terres de la Corne de l'Afrique[105]. En effet, les animaux jugés illicites par les chrétiens sont en général considérés de la même façon par les autres populations d'agriculteurs sédentaires des hauts plateaux éthiopiens. C'est donc une partie importante du gibier disponible – suidés (mammifères de la famille du porc, dont les phacochères), lagomorphes (lièvres et lapins), rongeurs, hippopotamidés, éléphantidés, etc. – qui n'est pas jugée propre à l'alimentation humaine. La profondeur historique des représentations négatives à l'égard de la chair de ces animaux est en général difficile à déterminer. Le monde chrétien reste, là encore, notre principal terrain d'investigation.

45 Chez les chrétiens d'Éthiopie, les interdits vétérotestamentaires sont précédés chronologiquement par un autre ensemble de restrictions, de portée peut-être plus vaste et toujours en vigueur au Moyen Âge. Au XIV[e] siècle, la géographie éthiopienne d'al-'Umarī fait référence aux réserves des habitants des hauts plateaux vis-à-vis de la chair des poules domestiques (*Gallus domesticus*), considérées comme « sales, puisqu'elles mangent les ordures et le fumier[106] ». Une observation qui fait écho à certains faits relevés par Ulrich Braukämper chez des populations méridionales d'Éthiopie, et dont les plus anciennes mentions remontent en général à la fin du XIX[e] siècle[107]. Comme on l'a vu précédemment, cette réserve n'empêche pas al-'Umarī d'évoquer la possibilité d'une chasse alimentaire de différents gibiers à plume, y compris assimilables à la poule. Le gibier à plume, lui, ne mange pas que des ordures et du fumier. Côté éthiopien, le *Maṣḥāfa berhān*, recueil d'homélies du roi Zar'a Yā'eqob, daté du XV[e] siècle, contient une argumentation – sur la base des écrits apostoliques – contre un interdit portant sur la consommation du poisson apparemment en vigueur au sein de la population du royaume chrétien[108]. Le roi affirme la possibilité, au regard de la Bible, de consommer du poisson les jours « gras » comme les jours « maigres ». Là encore, comme la poule, le poisson fait l'objet d'interdits alimentaires chez de nombreuses populations du Sud

éthiopien[109]. Ces coïncidences poussent à avancer l'hypothèse d'une substitution progressive d'interdits « païens » par des interdits bibliques dans le Nord et le Centre de l'Éthiopie.

46 Les interdits « païens », d'extension panéthiopienne, tendent de fait à exclure de nombreux animaux sauvages de l'alimentation. Dans le contexte que nous permettent d'éclairer les informations données par al-'Umarī ou le roi Zar'a Yā'eqob, la surimposition de la loi biblique à ces interdits « païens » semble ouvrir plutôt que restreindre le champ des possibles en matière de consommation de viande (notamment de volaille) et de poisson. En précisant la liste des animaux sauvages dont la consommation est licite, le Pentateuque justifie la consommation de certains gibiers. Par exemple, à l'exception du lion – dont on a vu qu'il subissait un traitement particulier –, les animaux sauvages qui sont mentionnés dans le *Śer'āta q*^{w}*erḥāt* sont tous licites au regard de l'Ancien Testament.

47 En 1751, le dominicain originaire de Bohême Remedius Prutky décrit un marché nocturne du poisson à Gondar, capitale du royaume, où le poisson s'échange au prix et avec les précautions d'une denrée de luxe[110]. Bien plus tard, au début du XX^{e} siècle, le poisson figure au menu des tables aristocratiques[111]. Le docteur Mérab, médecin personnel du roi Menilek II (r. 1889-1913), décrit le *ya-'āśā waṭ* (ragoût de poisson) comme le « plat de jeûne des riches, car le poisson est, en somme, rare en Éthiopie, surtout dans les villes[112] ». Le poisson, une chair sauvage, est donc devenu un marqueur social. Sa consommation, restreinte à une élite sociale lettrée, est justifiée par le Pentateuque. Elle permet d'affirmer non seulement un statut social supérieur, mais aussi le caractère distinct d'un groupe social lettré, détaché des pratiques « païennes » de non-consommation combattues des siècles auparavant par Zar'a Yā'eqob, et dont les pratiques sont légitimées par la connaissance des textes fondateurs. Le poisson, en particulier, est un enjeu de taille dans un monde chrétien : nourriture maigre, il permet néanmoins à ceux qui le peuvent d'échapper à la monotonie du jeûne. Autoriser sa consommation, c'est permettre aux privilégiés de faire pénitence sans pour autant manger la même chose que les pauvres[113].

La chasse et la pêche en Éthiopie chrétienne et dans les régions proches : pratiques et statuts du XVI^{e} au début du XX^{e} siècle

48 Puisque le gibier et le poisson peuvent se retrouver, ponctuellement, à la table des grands seigneurs de l'Éthiopie chrétienne, une activité de chasse et de pêche s'est nécessairement maintenue sur les hauts plateaux éthiopiens au cours de la période historique. Pourtant, lorsqu'à la fin du XVI^{e} siècle le moine Bāḥrey propose, dans son *Zenāhu la-Gāllā* (« Histoire des Gallā », c'est-à-dire des Oromo), un précieux tableau comparé de la société du royaume chrétien et de la société oromo, les dix catégories sociales qu'il énonce pour décrire la première n'incluent pas de spécialistes de la chasse ou de la pêche[114]. Les dix classes de Bāḥrey incluent cependant des groupes sociaux regardés avec méfiance par la société chrétienne, comme celui des artisans ou celui des troubadours. L'absence de chasseurs ou de pêcheurs dans cette liste pourrait s'expliquer de deux façons. La pêche et la chasse ne relevaient peut-être pas de « spécialistes » du temps de Bāḥrey. Autre possibilité : les populations qui en ont fait leur mode de vie n'étaient pas chrétiennes, ou pas considérées comme telles. Il est vrai que la liste de Bāḥrey ne laisse aucune place aux non-chrétiens, alors que l'on sait par exemple l'importance de la communauté musulmane dans les domaines de l'artisanat ou du commerce au sein du royaume chrétien de la fin du XVI^{e} siècle.

49 Les quelques sources dont nous disposons sur la pratique de la chasse et de la pêche en Éthiopie depuis le XVI^{e} siècle permettent de dessiner les contours du statut de ces activités. Ici, le cas du royaume chrétien fournit des pistes de réflexion pertinentes pour l'histoire de toute la région. Si la pêche ou la chasse sont ponctuellement pratiquées en Éthiopie chrétienne, ceux qui fondent véritablement leur subsistance sur l'une ou l'autre sont forcément des marginaux.

Pêche occasionnelle et pêche spécialisée

50 La pêche sur les hauts plateaux éthiopiens est une pratique peu documentée. Elle est rare au XVI^e^ siècle, à en croire Francisco Álvares qui affirme que « personne ne chasse ou ne pêche », et que ceci explique qu'« il y ait tant […] de poisson dans les rivières[115] ». Qui pêchait en Éthiopie avant le XX^e^ siècle, et comment ? Pour les populations d'agriculteurs et d'éleveurs, manifestement majoritaires dans le royaume chrétien, la pratique de la pêche s'est longtemps passée d'outils spécifiques. Elle relève néanmoins d'un certain savoir-faire botanique : une plante, *Milletia ferruginea*, nommée *berberrā* en amharique, est en effet employée pour intoxiquer les poissons (sans conséquence, apparemment, pour les humains). Dans une enquête sur l'usage des plantes en Éthiopie chrétienne, Stefan Strelcyn a relevé, au contact de ses interlocuteurs, des informations sur son emploi :

> Si on moud ses fruits et qu'on les met dans le lac ou dans un cours d'eau, les poissons en boivent et, enivrés, sortent vers le dehors. Alors les pêcheurs les ramassent[116].

51 La plante est également appelée « attrape-poisson » (*ya-āsā masgariyā* ou *maskariyā*[117]). Cette plante est encore utilisée dans les années 1970 par les moines des monastères du Waldabbā (figure 3), qui complètent leur alimentation végétale en pêchant dans les ruisseaux[118].

52 Abagāz, historien éthiopien du XVIII^e^ siècle et narrateur des faits et gestes du *rās* Mikā'ēl Seḥul, « faiseur de rois » de l'Éthiopie chrétienne de la fin du XVIII^e^ siècle, évoque à plusieurs reprise des scènes de pêche. Celles-ci se situent invariablement dans un contexte militaire. Dans l'une d'elles, le poisson est pêché pour la table du *rās* lui-même, qui en consomme en temps de jeûne[119]. L'auteur met alors l'accent sur le fait que le poisson n'a pas été empoisonné à l'aide du *berberrā* et sous-entend que celui-ci s'est soumis de lui-même. Il n'est jamais question d'une autre technique de pêche.

53 Cette pêche occasionnelle est à distinguer de la pêche au filet pratiquée par les populations lacustres, comme les Wāyṭo du lac Ṭānā, qui ont développé les outils d'une pêche à plus grande échelle, incluant des embarcations (*tānq^w^ā* – canots en roseaux – et *šumbādā* – grands radeaux plats) et des filets (figures 1 et 2)[120]. Au début du XX^e^ siècle, les Wāyṭo contrôlaient la construction navale et la navigation commerciale sur le lac, plus grande étendue d'eau des hauts plateaux éthiopiens et donc de l'ancien royaume chrétien[121]. Jusqu'à une période récente, l'usage des filets est resté l'apanage de quelques populations dans la région, comme les Wāyṭo, mais aussi les Zāy du lac Zwāy (dans la vallée du Rift, en Éthiopie centrale, voir figure 1) ou les Gumuz des plaines de l'Ouest éthiopien[122]. Leur usage s'est vraisemblablement répandu avec la banalisation et le développement de la pêche au XX^e^ siècle, notamment dans les eaux du lac Ṭānā. Au début du XX^e^ siècle, les Wāyṭo y fournissaient les populations d'agriculteurs voisines en poisson contre des céréales pendant les périodes de jeûne[123]. On voit ici fonctionner la dichotomie entre une pêche occasionnelle – celle d'une armée en campagne, par exemple – et celle d'un groupe de population spécialisé dans cette pratique. Le lac Ṭānā et les autres lacs de la vallée du Rift alimentent aujourd'hui les marchés urbains de tout le pays en tilapias, en poissons-chats (*Clariidae*), en carpes (*Cyprinidae*) et en perches du Nil (*Lates niloticus*)[124].

Chasse, pêche et marginalité

54 Les Wāyṭo font probablement leur première apparition dans l'historiographie éthiopienne avec la chronique du règne de Susenyos, au début du XVII^e^ siècle (figures 1 et 2). Le chroniqueur en dresse le portrait suivant :

> Ils habitent au bord de l'eau et ils se nourrissent de la viande d'hippopotame et de la viande d'autres animaux sauvages ; et ils ne travaillent pas, et ils ne commercent pas, mais ils se sustentent grâce à la chasse[125].

55 Susenyos et son chroniqueur ont directement fréquenté les Wāyṭo. Ce roi éthiopien, converti au catholicisme romain, est l'un des artisans de l'installation durable de la cour dans la région du Dambeyā, au nord du lac Ṭānā (figure 3). Il a notamment fait construire un palais à Gorgorā, sur la rive nord du lac. Le chroniqueur dresse de Susenyos un portrait de roi évangélisateur, et c'est

pour cela qu'apparaissent les Wāyṭo dans son récit. Au même titre que d'autres populations de la région, les Wāyṭo doivent aussi être « baptisés avec le baptême des chrétiens[126] ». Mais ces derniers s'interrogent : « Comment nous sera-t-il possible d'être chrétiens, alors que nous mangeons ce que ne mangent pas les chrétiens[127] ? », soulignant en creux la perception, au début du XVII^e^ siècle, d'une dimension rituelle des exclusions alimentaires. Dans la chronique, l'argument est rejeté par Susenyos, récemment acquis à un universalisme chrétien qui tranche avec les exclusions alimentaires éthiopiennes.

56 Les Wāyṭo, qui apparaissent ponctuellement dans les sources postérieures, semblent pourtant ne jamais avoir intégré la communauté chrétienne d'Éthiopie. Le chroniqueur du règne de Susenyos utilise comme des synonymes les noms « Wāyṭo » et « Fugā » pour désigner cette population « païenne ». Ce terme désigne chez les Gurāgē, une population du Centre de l'Éthiopie, un groupe d'artisans et de chasseurs avec qui ils coexistent mais qu'ils considèrent comme impurs. Pour les Gurāgē, l'impureté des Fugā se justifie notamment par la consommation de la chair du porc-épic et du phacochère, propre aux Fugā[128]. Identifiés comme un peuple à part, vivant aux marges des zones habitées du pays Gurāgē, alors qu'ils partagent la même langue que leurs voisins, les Fugā occupent une place dans le monde guragē qui ressemble à celle des Wāyṭo dans le monde des chrétiens d'Éthiopie. L'usage du terme *fugā* dans la chronique du règne de Susenyos vient souligner son caractère générique : il s'agit de la désignation d'une catégorie sociale, et celle-ci transcende les frontières linguistiques – ici au sein du groupe des langues sémitiques éthiopiennes. Il faut souligner que, de façon comparable, l'ethnonyme Wāyṭo a pu être rapproché du terme oromo *waata* par Carlo Conti Rossini. *Waata* désigne, en langue oromo – qui appartient au groupe des langues couchitiques –, un groupe humain marginalisé, stigmatisé par le groupe majoritaire oromo et caractérisé par la pratique de la chasse alimentaire[129].

57 Sensible du temps de Susenyos, la question de la consommation, par les Wāyṭo, de chairs sauvages proscrites ou évitées par les chrétiens agriculteurs et éleveurs voisins est confirmée jusqu'au XX^e^ siècle. Pour James Bruce, au XVIII^e^ siècle, les Wāyṭo sont les « impurs » de la société des hauts plateaux :

> [Les Wāyṭo] vivent séparément des Abyssins, et sont tenus par eux en absolue détestation, au point que les toucher, ou toucher n'importe quoi qui leur appartiendrait, rend un homme impur tout ce même jour jusqu'au soir, le sépare de sa famille et de ses amis, et l'exclut de l'église et de tout office religieux, jusqu'à qu'il se soit lavé et purifié le lendemain. Une partie de cette aversion est certainement liée à leur façon de s'alimenter, car leur seule profession est de tuer les crocodiles et les hippopotames, dont ils font leur subsistance. Ils ont une odeur épouvantable, sont excessivement blêmes, ou d'une couleur maladive, très maigres, et meurent souvent, d'après ce qu'il est dit, de la plus bénigne des maladies[130].

58 À l'impureté des Wāyṭo s'ajoute la crainte du *budā*, le mauvais œil, traditionnellement associé à certains groupes d'artisans et en particulier aux forgerons[131]. James Bruce, puis les voyageurs Ferret et Galinier au XIX^e^ siècle ont mentionné cette crainte au sujet des Wāyṭo[132]. L'ethnographie du XX^e^ siècle tend pourtant à souligner la dimension rituelle, et donc exceptionnelle, de la chasse à l'hippopotame chez les Wāyṭo – presque entièrement disparue avec une grande partie des hippopotames du lac Ṭānā[133]. Celle-ci marque une étape indispensable dans la vie des hommes, comme le passage à l'âge adulte. Elle conditionne l'intégration pleine et entière au groupe des adultes, notamment par le mariage. Il a également été relevé que les Wāyṭo fondaient au moins une partie de leurs revenus sur une pratique agricole[134]. Néanmoins, le mode de vie des Wāyṭo, exploitant les ressources sauvages d'un environnement lacustre, constitue l'objet d'une stigmatisation durable.

59 Cette stigmatisation rend vraisemblablement les Wāyṭo incompatibles avec une conversion au christianisme à laquelle les nombreux autres groupes culturels des hauts plateaux, initialement non chrétiens, comme les Agaw ou les Kemant, ont souvent fini par se plier. Les Wāyṭo restent invariablement décrits comme des « païens » par les voyageurs de passage aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles[135]. La « résistance » des Wāyṭo du lac Ṭānā aux assauts du christianisme est un fait d'autant plus remarquable qu'ils sont géographiquement situés au cœur du royaume chrétien

depuis le XVI^e^ siècle. Elle suggère un choix hétérodoxe, confirmé dans les premières décennies du XX^e^ siècle par la conversion finale de cette population à une forme d'islam syncrétique, au sein duquel les Wāyṭo conservent un certain nombre de rituels communautaires qui leur sont propres et d'autres qui sont partagés avec les chrétiens voisins[136]. Notons que, aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, les Wāyṭo semblaient posséder une langue spécifique, peut-être du groupe des langues agaw, qui serait aujourd'hui disparue[137].

60 La stigmatisation des Wāyṭo par le groupe majoritaire chrétien est liée au mode de vie d'une population située, au moins partiellement, en dehors de l'économie de production. Celle-ci est à rapprocher de celle, mieux connue, des populations d'artisans – catégorie dont les Wāyṭo font également partie –, de marchands ou d'artistes. Mais la question peut aussi être posée en termes géographiques. Les zones habitées par les Wāyṭo sont constituées de terres humides, marécageuses, infestées de paludisme et propices à l'intervention néfaste des *zār* – les djinns du monde éthiopien[138]. Ces terres peu anthropisées constituent des zones de refuge ou d'isolement. On y recherche un abri – c'est le cas d'une population, identifiée sur les berges du lac Ardibbo, dans le Šawā, par un voyageur espagnol de la fin du XIX^e^ siècle[139] – ou le désert – l'on y trouve les ermites. Le terme amharique *gadām*, qui désigne un « ermitage », dérive du terme ge'ez qui signifie « désert ». Dans les années 1810, le voyageur Nathaniel Pearce, qui pratique la chasse sur les berges du Takkazē (figures 1 et 3)[140], situe un espace qu'il nomme *barakei* (*wilderness*) entre un *gadām* et la rivière[141]. Le terme est sans doute à rapprocher de l'amharique *barahā*, que T. L. Kane définit comme un « monde sauvage, une région sauvage, un semi-désert à 500 mètres [d'altitude] ou plus bas, toujours chaud[142] ». Le terme est mentionné au XIX^e^ siècle par Antoine d'Abbadie dans sa *Géographie de l'Éthiopie*. Il le définit comme une « terre abandonnée et sans maître », qui caractérise les espaces de frontières politiques en Éthiopie, notamment avec les royaumes du Sud[143]. Enfin, l'enquête ethnobotanique de Stefan Strelcyn associe le terme aux « pays chauds[144] ». Sans maître, inculte, chaud, le *barahā* n'est pas domestiqué. Y habiter, c'est se placer, volontairement ou non, au-delà du monde civilisé – et contrôlé – des hauts plateaux. En dehors du monde chrétien et du pays gurāgē, l'Éthiopie regorge d'exemples de populations stigmatisées pour un mode de vie fondé sur l'exploitation des ressources sauvages, et notamment du gibier[145].

61 Les anthropologues ont proposé plusieurs modèles pour expliquer la genèse de ces groupes aux identités structurées par la chasse ou la pêche, mais aussi souvent autour d'un culte, de rituels ou de langues spécifiques[146]. Les modèles les plus datés tendent à expliquer leur genèse par une hypothèse migratoire. Les minoritaires d'aujourd'hui seraient les majoritaires d'hier, marginalisés géographiquement, culturellement et économiquement par les conquérants. L'hypothèse reste séduisante au regard du caractère « refuge » des zones qui permettent le maintien d'une activité de chasse ou de pêche.

62 Mais les modèles plus récents tendent à situer la genèse de ces groupes à l'intérieur des groupes majoritaires. Elle n'est pas propre aux populations d'agriculteurs, mais se retrouve chez les populations spécialisées dans l'élevage. Les Somali, par exemple, ont aussi leurs « marginaux », qui vivent de la chasse et de la pêche[147]. La stigmatisation du mode de vie et des institutions des Wāyṭo révèle en creux une identité éthiopienne chrétienne cristallisée autour des pratiques de l'agriculture et de l'élevage. Dans le cas des Somali, la marginalisation des chasseurs-pêcheurs révèle la structuration de l'identité somali autour du pastoralisme. Ce ne sont pas la chasse ou la pêche elles-mêmes qui alimentent le processus de marginalisation, mais bien le détachement vis-à-vis de l'économie majoritaire.

La chasse comme institution

63 La marginalisation des spécialistes de la chasse ou de la pêche n'a pas empêché la société chrétienne, par exemple, de conserver une pratique limitée de la chasse. Cette chasse, néanmoins, est moins corrélée à un souci d'approvisionnement alimentaire qu'à la construction et à la perpétuation d'un certain ordre social. Une situation qui n'est pas entièrement propre à l'histoire du royaume chrétien et qui autorise certains parallèles avec des situations observées chez d'autres peuples éthiopiens non chrétiens.

64 La chasse fait partie des *topoï* de la littérature hagiographique médiévale lorsqu'il s'agit d'illustrer les origines sociales des saints moines[148]. Pour ces derniers, l'abandon de la chasse et des autres plaisirs terrestres permet d'approcher la sainteté. Sans que l'on puisse affirmer que seuls les aristocrates chassent – il a probablement existé, tout au long de la période historique, une forme de chasse de subsistance –, cette activité marque l'appartenance à l'élite sociale. À ce titre, on peut s'attendre à la voir pratiquée par les rois. Les scènes de chasse ne sont pourtant pas une constante de la littérature historique et courtisane. La chronique du règne d'Iyāsu I[er] (r. 1682-1706) sort du lot en dressant, de façon particulièrement lyrique, un portrait du souverain en chasseur de buffles aventureux, « sortant tout seul » et notamment pour « chasser les bêtes sauvages » :

> C'est alors qu'il tua d'un seul coup un buffle, car son bras était comme un arc d'airain solide. Une seconde fois, il transperça dans ce lieu un autre buffle qui pourtant lui opposa résistance, et, luttant contre lui, le fit tomber de son cheval. En cet instant Dieu amena le nommé Gor Defč̣ā, de la tribu des Gutā, porté sur les ailes de son ange Gabriel ; il tua ce buffle, et releva le roi qui était tombé. Si le dieu [*egzi'abeḥēr*] des armées ne nous eût pas conservé, par son ange Gabriel, sa belle race, nous aurions été comme Sodome, et nous aurions ressemblé à Gomorrhe[149].

65 Dans ce passage, l'évocation d'un surprenant – dans un contexte chrétien – « dieu des armées » (ou « seigneur des armées » ?), vient souligner la nature militaire et peut-être « païenne » de l'institution de la chasse. La chronique d'Iyāsu I[er] témoigne d'un statut de la chasse propre à une société où celle-ci a perdu sa place de pourvoyeuse d'aliments. Celle-ci devient un marqueur social, partie intégrante de la formation de l'autorité politique. Plus près de nous, le voyageur français Arnauld d'Abbadie, qui séjourne de 1838 à 1848 auprès du *daǧǧāzmāč* G[w]ošo, puissant seigneur du Goǧǧām (figure 3), explique ainsi l'inquiétude suscitée par le non-intérêt du jeune *rās* Ali du Bagēmeder (figure 3) pour « la chasse, le jeu de mail et le jeu de canne[150] ». Un comble, quand « exceller à la lutte, au maniement du cheval, au tir à la carabine ou à lancer la javeline » constitue les talents attendus d'un futur seigneur de guerre. La chasse constitue ici un entraînement militaire, fondement de l'autorité d'un chef armé et partie intégrante du parcours d'un jeune prince. D'Abbadie note que, « à l'exception des perdrix et des pintades, qui sont réservées pour la table du maître, presque toutes les viandes provenant de la chasse sont partagées entre les pages et les chiens[151] ». La cour du *daǧǧāzmāč* G[w]ošo compte également une charge honorifique, le *nafṭ yaǧ* – ce que d'Abbadie traduit par « porteur de fusil » –, dont la fonction autorise un prélèvement personnel sur le gibier abattu à la chasse du seigneur[152]. Prestigieuse, la chasse aristocratique du XIX[e] siècle n'en reste pas moins pourvoyeuse de viandes de boucherie. Mais l'intervention des pages et des « chiens » ainsi que la seule présence « de(s) perdrix et de(s) pintades » à la table de G[w]ošo soulignent l'absence de lien exclusif entre chasse et alimentation.

66 Dans l'univers domestiqué des hauts plateaux du Nord et du Centre de l'Éthiopie, la chasse n'a pas ou plus l'importance qu'elle a pu avoir, plusieurs millénaires auparavant, sur le plan alimentaire. Elle occupe néanmoins une place importante sur les plans social et politique. Rejeté sur les marges de la civilisation, le monde des *arāwit*, des animaux sauvages, est le monde des ermites, mais également le royaume des « barbares » et des « païens » qui vivent dans les territoires qui ne sont pas sous le contrôle des rois chrétiens. L'accent est mis sur la dangerosité de ce monde et de ses créatures : l'on s'y grandit en combattant des buffles, des hippopotames, des lions – un symbole royal de premier plan en Éthiopie chrétienne. La chasse est avant tout un rite[153]. D'Abbadie explique ainsi que, « d'après la coutume, l'éléphant, le lion, le buffle ou tout autre animal, tué à la chasse, appartient à celui qui en a tiré le premier sang[154] » : la chasse a donc ses codes de conduite.

67 Si les chasses aristocratiques ont disparu dans le Nord et le Centre de l'Éthiopie, la stigmatisation du monde sauvage corrélée à une ritualisation de la chasse est une situation qui s'observe encore dans d'autres régions d'Éthiopie qui furent, jusqu'à la fin du XIX[e] siècle, indépendantes du royaume chrétien. C'est par exemple le cas chez deux populations du Sud-Ouest éthiopien, les Konso et les Borada (figures 1 et 2). Des travaux ethnoarchéologiques

récents ou en cours ont permis de montrer le statut particulier des faunes sauvages dans ces sociétés, et cela avant leur rattachement à l'Empire éthiopien. Les Konso représentent l'une des multiples populations qui composent le Sud-Ouest de l'Ethiopie. C'est un peuple d'environ 20 000 personnes qui est installé sur les hauts plateaux à une altitude d'environ 2 000 mètres. La société konso est avant tout agricole et, malgré la sécheresse de l'environnement, l'économie repose sur l'exploitation de champs terrassés où l'on cultive le millet, le tef, le tournesol, le maïs et le coton. Les villages, qui regroupent un millier de personnes, sont ceinturés par de hauts murs de pierres. Un projet ethnoarchéologique a été conduit par Kathy Weedman et Steven A. Brandt entre 2001 et 2003, portant sur la variabilité actuelle et passée des outils en pierre utilisés par les tanneurs[155]. À cette occasion, une enquête spatiale et démographique sur les tanneurs ainsi qu'une analyse fonctionnelle des processus de tannage et des grattoirs ont été menées. Parallèlement, des fouilles archéologiques ont été entreprises dans deux maisons occupées à la fin du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^ siècle de notre ère par des tanneurs et aujourd'hui abandonnées. Elles ont livré des outils en pierre, de la céramique mais aussi de nombreux restes osseux. Les résultats obtenus ont ainsi pu être comparés aux données ethnographiques.

68 Bien qu'ils soient d'abord des agriculteurs, les Konso élèvent des bœufs, des moutons et des chèvres ainsi que quelques poules. Alors que les bovins figurent de façon prédominante dans les rituels et qu'un homme brave est appelé *horma* (taureau), leur principale fonction dans la vie quotidienne est la production de fumier et de viande[156]. La plupart du temps, le bétail est parqué et nourri à la main dans un enclos, dans la partie inférieure de l'enceinte du propriétaire. Il n'est sorti que sous surveillance, le long de routes murées, vers les basses terres où une frange de végétation sauvage est conservée pour le pâturage et les chasses cérémonielles[157]. Les bœufs, les moutons et les chèvres occupent un statut particulier entre d'une part les hommes et d'autre part les autres animaux[158]. En fait, ils représentent le paradigme des animaux, auquel tout autre doit être comparé pour pouvoir être consommé. Tous les trois ont, au moins pour les mâles, des cornes et des sabots. Ils sont exclusivement herbivores, mangent le jour et dorment la nuit, et, alors qu'ils ne creusent pas de terrier, ils vivent sur la terre, et non pas dans l'eau ou dans les airs. Tous les animaux pouvant être consommés possèdent les mêmes caractéristiques – bien qu'ils n'aient pas forcément de cornes. Il faut mentionner l'exception représentée par les poules. Les Konso élevaient ces animaux avant que leur pays ne soit intégré à l'empire de Menilek II à la fin du XIX^e^ siècle, les plumes étant intégrées dans certains rituels féminins. Si aujourd'hui certaines personnes mangent leur viande et leurs œufs, cette consommation est perçue comme un emprunt aux populations chrétiennes – aux Amhara en particulier – qui ont conquis la zone. Aujourd'hui, le ragoût de poule (*doro waṭ* en amharique) est en effet un plat emblématique chrétien, cuisiné pour les fêtes religieuses[159]. Chez les Konso, le caractère licite de la viande de poule a finalement été justifié parce que ces volatiles pondent et nidifient sur le sol.

69 La chasse est peu pratiquée. Certains animaux, tels que le léopard, le lion, la hyène, le serval ou d'autres carnivores, sont chassés tout à la fois pour le prestige, la valeur de la fourrure et la protection du bétail et des hommes. Quelques antilopes sont chassées pour la viande et la peau, surtout dans les basses terres. Les petits animaux, comme le daman des rochers ou différentes espèces de mangouste (*Viverridae*), sont piégés[160]. Toutefois, alors qu'autrefois la chasse était tenue en grande estime, elle n'est plus aujourd'hui qu'une occupation subsidiaire. Lors des cérémonies rituelles, le trio taureau/bouc/bélier représente le paradigme des animaux de sacrifice tout comme il l'est pour la consommation. Il faut cependant mentionner la présence occasionnelle de dik-dik au cours de quelques sacrifices particuliers[161]. Les assemblages osseux issus de la fouille des anciennes maisons de tanneurs sont tout à fait comparables aux sources ethnographiques[162]. Ainsi, les spectres fauniques des deux sites sont clairement dominés par les animaux domestiques (caprinés et bœuf). Le reste des collections, moins de 5 %, comprend des os de poule, de rongeurs, qui semblent être intrusifs, et de deux espèces de bovins sauvages : le dik-dik de Guenther (*Madoqua guentheri*) et le petit koudou.

70 Un peu plus au nord, sur le haut plateau éthiopien, dans la région du Gamo, les Borada pratiquent également une chasse très ponctuelle mais ritualisée. Des travaux ethnoarchéologiques en cours, portant sur l'origine et l'histoire des Borada, ont ainsi mis en évidence que leur installation dans cette région était liée à la pratique de la chasse par un des chefs fondateurs de cette société[163]. Comme les Konso, les Borada sont principalement des agriculteurs qui pratiquent un élevage limité et centré sur les bovins et les caprinés. Toutefois, quelques cérémonies, liées notamment à des rituels de passage ou de pouvoir, se traduisent par des chasses traditionnelles dans des îlots forestiers préservés sur le territoire en partie pour cela. Par ailleurs, certaines chasses se déroulent dans les basses terres près des lacs de la vallée du Rift à des fins de prestige et de démonstration de force[164]. Les analyses préliminaires des ossements trouvés dans plusieurs sites datés des XVI^e^ et XVII^e^ siècles montrent ainsi la présence sporadique de cobe defassa, grande antilope vivant dans les savanes herbeuses et arborées de la vallée. Selon les témoignages recueillis auprès des Borada actuels, la chasse de tels bovidés sauvages représente également une ressource alimentaire occasionnelle[165].

Conclusion

71 Dans un monde domestiqué, où l'exploitation alimentaire des animaux sauvages est devenue sporadique, la chasse conserve une grande importance sociale et politique. Les animaux sauvages ne sont plus consommés mais intégrés dans la sphère symbolique et souvent religieuse. On peut néanmoins se poser la question de l'historicité de ces chasses institutionnalisées, ritualisées. Sont-elles l'apanage de sociétés qui sont tout entières consacrées à une économie de production, ou existent-elles, sous d'autres formes, chez les sociétés de chasseurs-cueilleurs ? Le cas des chasseurs-pêcheurs Wāyṭo, chez qui la chasse à l'hippopotame revêtait avant tout une dimension rituelle, rappelle cette possibilité. Le statut de l'animal, ici, est d'autant plus ambigu que celui-ci est consommé malgré ou en raison de son statut symbolique.

72 Notre tour d'horizon du statut du gibier et du poisson dans cette région souligne enfin deux limites – en dehors de celles, géographiques et chronologiques, que nous avions déjà pointées. Premièrement, nous avons vu que certains sites archéologiques révélaient une exploitation saisonnière de la faune sauvage – en particulier des poissons. Cette saisonnalité de la pêche et de la chasse nous échappe dans bien d'autres cas, qu'il s'agisse d'interpréter des restes animaux ou des textes. Or le statut du gibier et du poisson dans l'alimentation peut être amené à être influencé, chaque année, par cette saisonnalité. Deuxièmement, à l'exception des maigres éléments rassemblés ci-dessus sur l'histoire de la pêche, la question des chasses et des pêches de complément, c'est-à-dire destinées à pallier une carence ponctuelle, nous reste encore très mal connue.

73 Pour finir, malgré le peu de recoupement chronologique et spatial des données issues de l'archéozoologie et de l'histoire de l'alimentation, soulignons l'enrichissement certain apporté ici par le dialogue entre matériel osseux et écrits dans la Corne de l'Afrique. Cette contribution incite au développement de recherches associant plus systématiquement sources archéologiques et historiques pour une meilleure compréhension du passé riche et complexe de cette région, en particulier en matière de pratiques et de cultures de l'alimentation.

Tableaux et Figures

Tableau 1 : Principaux taxons présents sur les sites archéologiques du Sud-Ouest éthiopien selon le NR (Nombre de restes)

Taxons	Moche Borago	Dabarasha	Kumali
Gastéropode indét.			13
Poisson-chat (*Clarias* sp.)		2	
Tortue terrestre (*Testudo* sp.)		15	
Python (Pythoninae)		3	
Serpent indét.		3	

Varan du Nil (*Veranus exanthamaticus*)		2	
Rongeur indét.		1	29
Aulacode (*Thryonomys swinderianus*)		9	8
Roussette d'Égypte (*Rousettus aegyptiacus*)			8
Roussette paillée africaine (*Eidolon helvum*)			3
Pteropodidé indét			5
Chiroptera indét.			57
Lièvre (*Lepus capensis*)	36		5
Daman des rochers (*Procavia capensis*)	1	1	
Daman des steppes (*Heterohyrax brucei*)	13	1	
Procavidé indét.	46	14	7
Petit mammifère indét.	52	12	
Babouin (*Papio anubis*)	7		
Grivet (*Cercopithecus aethiops*)	7		
Colobe guereza (*Colubus guereza*)	3		
Galago du Sénégal (*Galago senegalensis*)	2		
Cercopithèque indét.	9		2
Léopard (*Panthera pardus*)	1		
Serval (*Leptairulus serval*)	1		
Viverridé indét.	4		
Hyène tachetée (*Crocuta crocuta*)	3		
Hippopotame (*Hippopotamus amphibius*)		1	
Phacochère (*Phacochoerus* sp.)	4		
Potamochère (*Potamochoerus larvatus*)	20		
Suidé indét.	156		5
Bovini	1496	18	1
Buffle (*Syncerus caffer*)	393		
Bœuf (*Bos taurus*)			3
Nyala des montagnes (*Tragelaphus buxtoni*)	4		
Guib d'eau (*Tragelaphus imberbis*)			1
Kob defassa (*Kobus ellipsiprymnus*)	2		
Bovidé taille 4	42		
Gazelle à front rouge (*Gazella rufifrons*)		25	
Guib harnaché (*Tragelaphus scriptus*)	7		
Mouton (*Ovis aries*) / chèvre (*Capra hircus*)			7
Bovidé taille 3	103	19	5
Gazelle (*Gazella* sp.)	12		

Gazelle dorcas (*Gazella dorcas*)		10	
Bovidé taille 2	8	18	13
Neotragini	6		
Bovidé indét.	134		
Total dét.	**2572**	**154**	**172**
Indéterminés	*30526*	*52*	*610*
TOTAL	**33098**	**206**	**782**

Pour Moche Borago, seules les données de l'Holocène sont présentées.

Tableau 2 : Principaux taxons présents sur les sites archéologiques de la plaine du Gobaad (Djibouti) selon le NR (Nombre de restes)

Taxons	**Asa Koma**	**Wakrita**	**Ali Daba**
Tilapia (Tilapinii)	22450	78	213
Poisson-chat (*Clarias* sp.)	453	29	162
Crocodile (*Crocodylus niloticus*)	28	11	795
Autruche (*Struthio camelus*)	8	11	
Flamand rose (*Phoenicopterus ruber*)			2
Oiseau indét.	9	2	
Âne (*Equus* cf *africanus*)	5	1	
Zèbre de Grevyi (*Equus grevyi*)			17
Hippopotame (*Hippopotamus amphibius*)	1	4	321
Rhinocéros noir (*Diceros bicornis*)			8
Bœuf (*Bos taurus*)	215	32	
Buffle (*Syncerus caffer*)			5
Bubale (*Alcelaphus buselaphus*)			47
Guib d'eau (*Tragelaphus imberbis*)			5
Cob de Buffon (*Kobus kob*)			2
Guib harnaché (*Tragelaphus scriptus*)	41	3	
Mouton (*Ovis aries*) / chèvre (*Capra hircus*)		5	
Gazelle dorcas (*Gazella dorcas*)	33	2	
Dik-dik de Salt (*Madoqua saltiana*)	1	2	
Bovidé indét.	382	240	
Chacal (*Canis* cf *adustus*/ *aureus*)	214	30	14
Lion (*Panthera leo*)			13
Léopard (*Panthera pardus*)			2
Chat sauvage (*Felis silvestris*)	1		
Lièvre du Cap (*Lepus capensis*)	17	10	1
Gerbillidé indét.	2		
Total dét.	**23860**	**460**	**1607**
Indéterminés	*6699*	*2279*	*2991*

TOTAL	**30559**	**2766**	**4598**

Figure 1 : La Corne de l'Afrique : carte de localisation

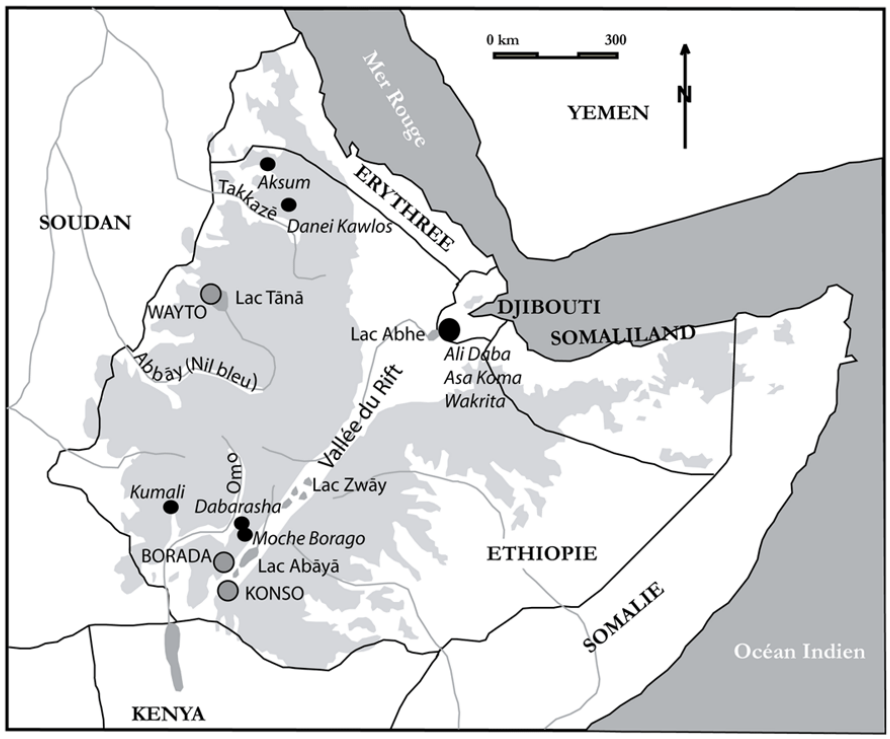

Figure 1 :
La Corne de l'Afrique : carte de localisation

● *Kumali*	Site archéologique
ETHIOPIE	Etat contemporain
○ KONSO	Groupe culturel
	Altitude supérieure à 2 000 mètres

Figure 2 : Chronologies comparées

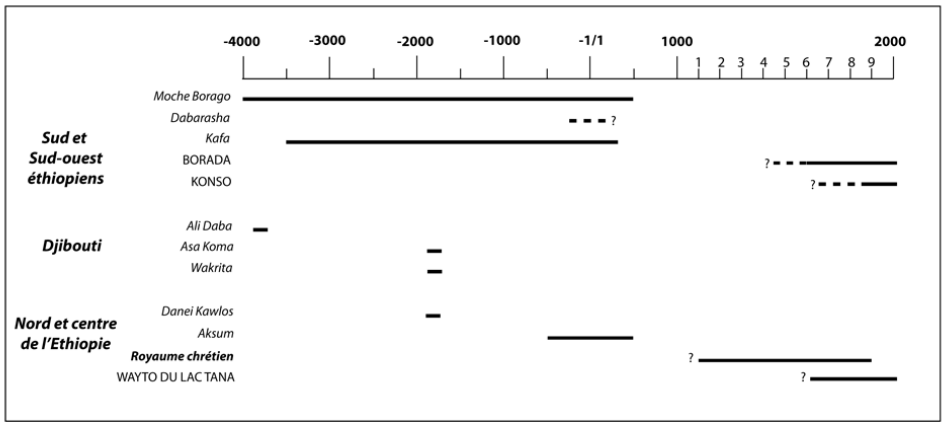

Figure 2 :
Chronologies comparées

Moche Borago	Sites archéologiques
Royaume chrétien	Histoire du royaume chrétien d'Ethiopie
KONSO	Groupes culturels

Figure 3 : Le royaume chrétien moderne dans son contexte régional

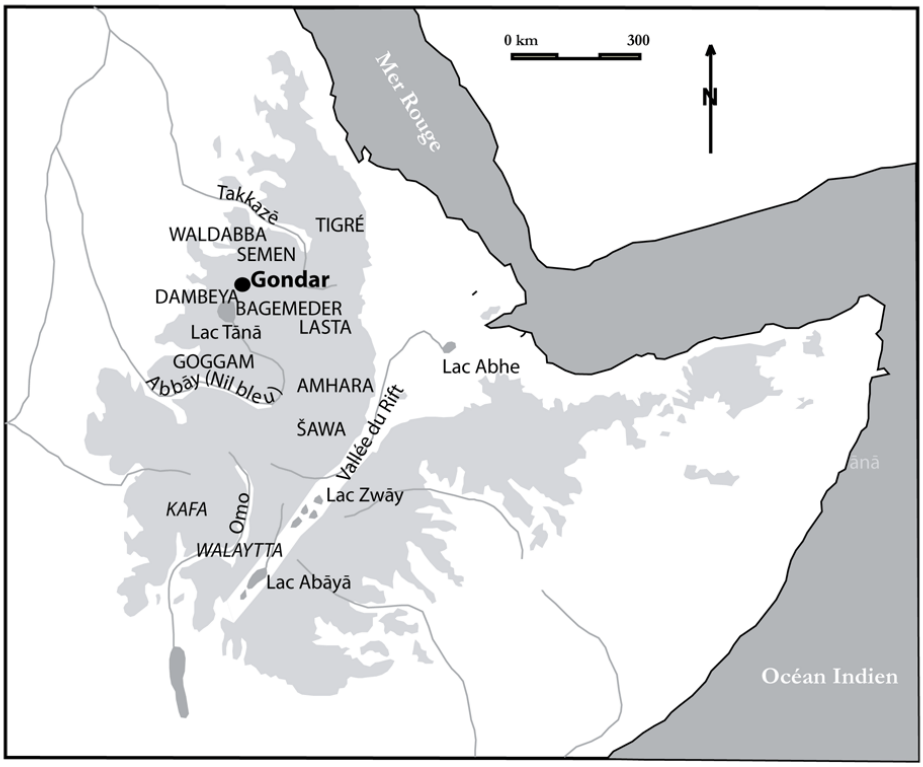

Figure 3 :
Le royaume chrétien moderne dans son contexte régional

TIGRÉ	Province du royaume chrétien
● **Gondar**	Capitale du royaume (XVIIe-XIXe siècle)
KAFA	Région intégrée à l'Etat éthiopien à la fin du XIXe siècle
	Altitude supérieure à 2 000 mètres

Bibliographie

ABARGUES DE SOSTÉN, J.V., 1883, « Noticias acerca de la expedición científica, geográfica y mercantil en el África Oriental », *Boletín de la Sociedad geográfica de Madrid*, 8e année, n° 10-11, p. 233-325.

ABBADIE, An.(toine) D', 1890, *Géographie de l'Éthiopie : ce que j'ai entendu, faisant suite à ce que j'ai vu*, Paris, Gustave Mesnil.

ABBADIE, Ar.(nauld) D', 1980-1999, *Douze ans de séjour dans la Haute-Éthiopie (Abyssinie)*, J. TUBIANA (éd.), Cité du Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, 4 vol.

ABBEBE KIFLEYESUS, 2002, « Muslims and meals: the social and symbolic function of food in changing socio-economic environments », *Africa*, vol. 72, n° 2, p. 245-276.

ABBEBE KIFLEYESUS, 2006, « The construction of Ethiopian national cuisine », *Ethnorêma*, n° 2, p. 27-47.

AGAZI NEGASH, 2001, *The Holocene archaeology of the Temben region, Northern Ethiopia*, thèse de doctorat, University of Florida.

AHMAD, A.H., 1988, « Hunting in Gojjam: the case of Matakal, 1901-1932 », *in* TADESSE BEYENE (dir.), *Proceedings of the Eighth International Conference of Ethiopian Studies, University of Addis Ababa, 1984*, Addis-Abeba/Francfort-sur-le-Main, Institute of Ethiopian Studies/Goëthe Universität, vol. 1, p. 237-244.

AL-'UMARĪ, 1927, *Masālik el abṣār fi mamālik el amṣār*, vol. 1, *L'Afrique moins l'Égypte*, M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES (trad.), Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner.

AL-'UMARĪ, 1988, *Routes toward insight in the capital Empires*, F. SEZGIN (éd.),Francfort-sur-le-Main, Institute for the History of Arabic-Islamic Science/Johann Wolfgang Goethe University.

ÁLVARES, F., 1961, *The Prester John of the Indies. A True Relation of the Lands of the Prester John*, C.F. BECKINGHAM, G.W.B. HUNTINGFORD (trad. et éd.), The Hakluyt Society/Cambridge, Cambridge University Press, 2 vol.

AMARE GETAHUN, 1978, *Zonation of Highlands of Tropical Africa: The Ethiopian Higlands*, Addis-Abeba, ILCA (International Livestock Centre for Africa).

AMBORN, H., 1989, « Agricultural intensification in the Burji-Konso cluster of South-Western Ethiopia », *Azania*, vol. 24, p. 71-83.

'ARAB FAKIH, 1897-1909, *Histoire de la conquête de l'Abyssinie (XVI^e siècle)*, R. BASSET (trad.), Paris, Ernest Leroux.

AUDOIN, F., 1986, *Ossements animaux du Moyen Âge au monastère de la Charité-sur-Loire*, Paris, Publications de la Sorbonne.

AUDOIN-ROUZEAU, F., 2002, « L'alimentation carnée dans l'Occident antique, médiéval et moderne : identités culturelles, sociales et régionales à travers le temps », *in* M. BRUEGEL, B. LAURIOUX (dir.), *Histoire et identités alimentaires en Europe*, Paris, Hachette, p. 77-100.

BÄHREY, 1907, « Histoire des Gallas », I. GUIDI (éd. et trad.), *in* C. CONTI ROSSINI (éd. et trad.), *Historia regis Sarṣa Dengel*, Leipzig, Harrassowitz [CSCO, 20-21, SA, 2-3], vol. 1 (texte), p. 223-231, vol. 2 (trad.), p. 195-208.

BARD, K.A., 1997, « Environmental history of early Aksum », in K.A. BARD (dir.), *The Environmental History and Human Ecology of Northern Ethiopia in the Late Holocene. Preliminary Results of Multidisciplinary Project*, Naples, Istituto Universitario Orientale, p. 19-28.

BERNAND, É. (éd. et trad.), 2000, *Recueil des inscriptions de l'Éthiopie des périodes pré-axoumite et axoumite*, t. 3, *Traductions et commentaires*, A. *Les inscriptions grecques*, Paris, De Boccard.

BEZUNESH TAMRU, RAISON, J.-P., 2007, « L'espace géographique éthiopien. Un monde de fortes densités rurales », *in* G. PRUNIER (dir.), *L'Éthiopie contemporaine*, Paris, CFEE/Karthala, p. 9-35.

BIBERSTEIN KAZIMIRSKI, A. DE, 1860, *Dictionnaire arabe-français*, Paris, Maisonneuve et Cie, 2 vol.

BLANC, G., 2013, *Les territoires des parcs nationaux (Canada, Éthiopie, France). Logiques identitaires, patrimoniales et nationales*, thèse de doctorat, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne/université du Québec à Trois-Rivières.

BOARDMAN, S., 1999, « The agricultural foundation of the Aksumite Empire, Ethiopia: An interim report », *in* M. VAN DER VEEN (dir.), *The Exploitation of Plant Resources in Ancient Africa*, New York, Kluwer Academics/Plenum Publishers, p. 137-148.

BOARDMAN, S., 2000, « Archaeobotany », *in* D.W. PHILLIPSON (dir.), *Archaeology at Aksum, Ethiopia, 1993-1997*, vol. 2, Londres, British Institute in Eastern Africa/Society of Antiquaries of London, p. 363-368.

BRANCACCIO, I., CALDERONI, G., COLTORTI, M., DRAMIS, F., BERAKHI OGBAGHEBRIEL, 1997, « Phases of soil erosion during the Holocene in the highlands of Western Tigray (Northern Ethiopia): A preliminary report », *in* K.A. BARD (dir.), *The Environmental History and Human Ecology of Northern Ethiopia in the Late Holocene. Preliminary Results of Multidisciplinary Project*, Naples, Istituto Universitario Orientale, p. 28-44.

BRANDT, S.A., MANZO, A., PERLINGUERI, C., 2008, « Linking the highlands and lowlands: Implications of a test excavation at Kokan Rockshelter, Agordat, Eritrea », *in* P.R.SCHMIDT, M.C. CURTIS, Z. TEKA (dir.), *The Archaeology of Ancient Eritrea*, Trenton, Red Sea Press, p. 33-47.

BRANDT, S.A., WEEDMAN, K., 2002, « The ethnoarchaeology of hide working and stone tool use in Konso, Southern Ethiopia: An introduction », *in* F. AUDOIN-ROUZEAU, S. BEYRIES (dir.), *Le travail du cuir de la préhistoire à nos jours. XXII^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, Antibes, Éditions APDCA, p. 113-129.

BRAUKÄMPER, U., 1984, « On food avoidances in Southern Ethiopia: Religious manifestation and socio-economic relevance », *in* S. RUBENSON (dir.), *Proceedings of the Seventh International Conference of Ethiopian Studies, University of Lund, 26-29 April 1982*, Addis-Abeba/Uppsala/East Lansing, Institute of Ethiopian Studies/Scandinavian Institute of African Studies/African Studies Center/Michigan State University, p. 429-445.

BRUCE OF KINNAIRD, James, 1790, *Travels to Discover the source of the Nile*, Dublin, William Sleater, 6 vol.

CAIN, C.R., 1999, « Results from zooarchaeological analysis at Axum, Ethiopia », *Archaeozoologia*, vol. X, p. 24-46.

CAIN, C.R., 2000, *Animals at Axum: Initial Zooarchaeological Research in the Later Prehistory of the Northern Ethiopian Highlands*, thèse de doctorat, St. Louis, Washington University.

CAULIEZ, J., GUTHERZ, X., PÈNE, J.-M., 2008, « Première caractérisation des faciès céramiques néolithiques de la région du Gobaad en République de Djibouti. Les sites d'Hara Idé 2 et d'Asa Koma (As-Eyla, District de Dikhil) », *L'Anthropologie*, vol. 112, n° 4-5, p. 691-715.

CAULK, R.A., 1972, « Firearms and princely power in Ethiopia in the nineteenth century », *The Journal of African History*, vol. 13, n° 4, p. 609-630.

CHAIX, L., 2013, « The fauna from the UNO/BU excavations at Bieta Giyorgis (Aksum) in Tigray, Northern Ethiopia: campaigns 1995-2003; Pre-Aksumite, 700-400 BC to Late Aksumite, AD 800-1200 », *Journal of African Archaeology*, vol. 11, n° 2, p. 211-241.

CHALIE, F., GASSE, F., 2002, « Last glacial-Holocene diatom record of water chemistry and lake level change from the tropical East African Rift Lake Abiyata (Ethiopia) », *Palaeogeography, Palaeoclimatology, Palaeoecology*, vol. 187, p. 259-283.

CHEESMAN, R.E., 1936, *Lake Tana & Blue Nile: An Abyssinian Quest*, Londres, MacMillan & Co.

CHEKROUN, A., 2013, *Le* Futûh al-Habaša *: écriture de l'histoire, guerre et société dans le Bar Sa'ad ad-dîn (Éthiopie,* XVI[e] *siècle)*, thèse de doctorat, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

CONTI ROSSINI, C., 1928, *Storia d'Etiopia : parte prima dalle origini all'avvento della dinastia salamonide*, Bergame, Instituto Italiano d'Arti Grafiche.

CONTI ROSSINI, C. (éd. et trad.), 1964-1965, *Il libro della luce del negus Zar'a Yā'qob*, Louvain, secrétariat du corpus SCO [CSCO, 250-251 et 261-262, SA, 47-48 et 51-52], 4 vol.

CURTIS, M.C., 2013, « Archaeological evidence for the emergence of food production in the Horn of Africa », *in* P. MITCHELL, P. LANE (dir.), *The Oxford Handbook of African Archaeology*, Oxford, Oxford University Press, p. 571-584.

DERAT, M.-L., 2002, « Le banquet royal en Éthiopie au XV[e] siècle : fiscalité et festivités », *in* M. CHASTANET, F.-X. FAUVELLE-AYMAR, D. JUHÉ-BEAULATON (dir.), Cuisine et société en Afrique. Histoire, saveurs, savoir-faire, Paris, Karthala, p. 41-52.

DERAT, M.-L., 2003, *Le domaine des rois éthiopiens (1270-1527). Espace, pouvoir, et monachisme*, Paris, Publications de la Sorbonne.

DERAT, M.-L., 2013, « Censure et réécriture de l'histoire du roi Zara Yaeqob (1434-1468) : analyse des deux versions de la "chronique" d'un souverain éthiopien », *in* F.-X. FAUVELLE-AYMAR, B. HIRSCH (dir.), *Les ruses de l'historien. Essais d'Afrique et d'ailleurs en hommage à Jean Boulègue*, Paris, Karthala, p. 121-136.

DERESSE AYENACHEW, 2009, *Le* kätäma *: la cour et le camp royal en Éthiopie (*XV[e]-XVI[e] *siècle). Espace et pouvoir*, thèse de doctorat, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

DOMBROWSKI, J.C., 1971, *Excavations in Ethiopia: Lalibela and Natchabiet Caves, Begemder Province*, thèse de doctorat, Boston University.

DOUGLAS, M., 1992 [1[re] éd. 1967], *De la souillure : essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte.

DREWES, A.J. (éd. et trad.), 1962, *Inscriptions de l'Éthiopie antique*, Leyde, Brill.

DUDAY, H., GUTHERZ, X., HEROUIN, S., LESUR, J., PENE, J.-M., OMAR ISMAËL, M., 2002, *Mission archéologique en République de Djibouti. Mission 2001, réalisée en janvier-février 2002. As Eyla - District de Dikhil. Sites d'Hara Idé 2 et d'Ali Daba 2 à 9*. Rapport non publié, Mission archéologique franco-djiboutienne, CNRS, ministère des Affaires étrangères, CERD (Djibouti).

DUDAY, H., CAULIEZ, J., DEMANGEOT, C., GUTHERZ, X., HEROUIN, S., LESUR, J., PENE, J.-M., OMAR ISMAËL, M., 2004, *Mission archéologique en République de Djibouti. Mission 2003, réalisée en janvier-février 2004. As Eyla - District de Dikhil. Sites d'Hara Idé 2 et 3 et d'Ali Daba 2 à 12*. Rapport non publié, Mission archéologique franco-djiboutienne, CNRS, ministère des Affaires étrangères, CERD (Djibouti).

DUDAY, H., CAULIEZ, J., DEMANGEOT, C., GUTHERZ, X., HEROUIN, S., LESUR, J., PENE, J.-M., OMAR ISMAËL, M., 2006, *Mission archéologique en République de Djibouti. Mission 2005, réalisée en janvier-février 2006. As Eyla - District de Dikhil. Sites de Wakrita, Ali Daba 10 et Hara Idé 3*. Rapport non publié, Mission archéologique franco-djiboutienne, CNRS, ministère des Affaires étrangères, CERD (Djibouti).

FATTOVICH, R., 1996, « The Afro-Arabian Circuit: Interregional Contacts between the Horn of Africa and Southern Arabia in the 3rd-2nd millenia BC », *in* L. KRZYZANIAK, K. KROEPER, M. KOBUSIEWICZ (dir.), *Interregional Contacts in the Later Prehistory of Northeastern Africa*, Poznan, Poznan Archaeological Museum, p. 395-402.

FAUVELLE-AYMAR, F.-X., HIRSCH, B., 2008, « Établissements et formations politiques musulmans d'Éthiopie et de la Corne de l'Afrique au Moyen Âge : vers une reconstruction », *Annales islamologiques*, n° 42, p. 339-376.

FAYE, B., 1990, *Éleveurs d'Éthiopie*, Paris, Karthala.

FERRET, A., GALINIER, J.G., 1847-1848, *Voyage en Abyssinie dans les provinces du Tigré, du Samen et de l'Amhara*, Paris, Paulin, 3 vol.

FICQUET, É., KRUCZYNSKI, A., PIGUET, F., FERRAN, H., 2007, « Les peuples d'Éthiopie », *in* G. PRUNIER (dir.), *L'Éthiopie contemporaine*, Paris, CFEE/Karthala, p. 37-88.

FREEMAN, D., PANKHURST, A. (dir.), 2001, *Living on the Edge. Marginalised Minorities of Craftworkers and Hunters in Southern Ethiopia*, Addis-Abeba, Addis Ababa University.

FULLER TORREY, E., 1970, « The zar cult in Ethiopia », *in Proceedings of the Third International Conference of Ethiopian Studies, Addis Ababa, 1966*, Addis-Abeba, Institute of Ethiopian Studies/Haile Sellassie I University, vol. 3, p. 51-59.

GASCON, A., 1998, « La forêt perdue d'Éthiopie, un mythe contemporain », *in* M. Chastanet (dir.), *Plantes et paysages d'Afrique. Une histoire à explorer*, Paris, Karthala, p. 383-409.

GASCON, A., 2006, *Sur les hautes terres comme au ciel. Identités et territoires en Éthiopie*, Paris, Publications de la Sorbonne.

GASCON, A., 2009, « Les Éthiopiens, des hommes qui plantent des arbres », *in* B. HIRSCH, B. ROUSSEL (dir.), *Le Rift est-africain. Une singularité plurielle*, Marseille, IRD Éditions/Publications scientifiques du Muséum, p. 205-211.

GASSE, F., 1975, *L'évolution des lacs de l'Afar central du Plio-Pléistocène à l'actuel*, thèse de doctorat, université Paris 6 Pierre-et-Marie-Curie.

GASSE, F., 2000, « Hydrological changes in African tropics since the last glacial maximum », *Quaternary Science Reviews*, vol. 19, p. 189-211.

GAUTIER, A., 1990, *La domestication. Et l'homme créa ses animaux*, Paris, Errance.

GRIAULE, M., 1941, « Moules et tour à travailler la corne (Abyssinie) », *Journal de la Société des africanistes*, vol. 11, p. 201-207.

GROVE, A.T., STREET, F.A., GOULDIE, A.S., 1975, « Former lake levels and climatic changes in the Rift Valley of Southern Ethiopia », *Geographical Journal*, vol. 141, p. 177-202.

GUIDI, I. (éd. et trad.), 1903-1905, *Annales Iohannis I, Iyāsu I et Bakāffā*, Leipzig, Harrassowitz [CSCO, 22-25, SA, 5-8], 4 vol.

GUINDEUIL, T., 2012, *Alimentation, cuisine et ordre social dans le royaume d'Éthiopie (XII^e^-XIX^e^ siècle)*, thèse de doctorat, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

GUINDEUIL, T., à paraître, « Ce que mangent les chrétiens. La communauté chrétienne d'Éthiopie face aux interdits alimentaires (XIII^e^-XVIII^e^ siècle) », *Annales d'Éthiopie*.

GUTHERZ, X. (dir.), sous presse, *Asa Koma, site néolithique en République de Djibouti*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée.

GUTHERZ, X., JOUSSAUME, R., 2000, « Le néolithique de la Corne de l'Afrique », *in* J. GUILAINE (dir.), *Premiers paysans du monde*, Paris, Errance, p. 291-320.

GUTHERZ, X., JOUSSAUME, R., AMBLARD, S., MOHAMMED, G., 1996, « Le site d'Asa Koma (République de Djibouti) et les premiers producteurs dans la Corne de l'Afrique », *Journal des Africanistes*, vol. 66, n° 1-2, p. 255-297.

GUTHERZ, X., JALLOT, L., LESUR, J., POUZOLLES, G., SORDOILLET, D., 2002, « Les fouilles de l'abri sous-roche de Moche Borago (Soddo, Wolyata). Premier bilan », *Annales d'Éthiopie*, vol. 18, p. 181-190.

HALLPIKE, C.R., 1972, *The Konso of Ethiopia: A Study of the Values of a Cushitic People*, Oxford, Clarendon Press.

HENDRICKX, S., 2010, « L'iconographie de la chasse dans le contexte prédynastique », *ArchéoNil*, vol. 20, p. 106-133.

HILDEBRAND, E., BRANDT, S., LESUR-GEBREMARIAM, J., 2010, « The Holocene archaeology of southwest Ethiopia: New insights from the Kafa archaeological project », *African Archaeological Review*, vol. 27, p. 255-289.

HIRSCH, B., 2009, « Les écrits du roi Zar'a Ya'eqob », *in* P. BOUCHERON (dir.), *Histoire du monde au XV^e^ siècle*, Paris, Fayard, p. 465-469.

HIRSCH, B., FAUVELLE-AYMAR, F.-X., 2002, « L'Éthiopie médiévale. État des lieux et nouveaux éclairages », *Cahiers d'études africaines*, vol. 166, p. 315-336.

JARRY, J., 1972, « Un voyage de reconnaissance au Waldebba », *Annales d'Éthiopie*, vol. 9, p. 227-236.

KANE, T.L., 1990, *Amharic-English Dictionary*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2 vol.

KAPLAN, S., 2007, « Hunting », *in* S. UHLIG (dir.), *Encyclopaedia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz, vol. 3, p. 90-92.

KINGDON, J., 1997, *The Kingdon Field Guide to African Mammals*, Londres, Academic Press.

KLUCKHOHN, R., 1962, « The Konso economy of Southern Ethiopia », *in* P. BOHANNAN, G. DALTON (dir.), *Markets in Africa*, Londres, p. 409-428.

KROPP, M., 1983-1984, « La réédition des chroniques éthiopiennes : perspectives et premiers résultats », *Abbay*, n° 12, p. 49-71.

KROPP, M. (éd.), 1988, « The *Sɘr'atä gɘbr*: A mirror view of daily life at the Ethiopian Royal Court in the Middle Ages », *Northeast African Studies*, vol. 10, n° 2-3, p. 51-87.

LAMB, A.L., LENG, M.J., MOHAMMED, M.U., LAMB, H.F., 2004, « Holocene climate and vegetation change in the Main Ethiopian Rift Valley, inferred from the composition (C/N and ð13C) of lacustrine organic matter », *Quaternary Science Reviews*, vol. 23, p. 881-891.

LE ROUX, H., 1903, *Chasses et gens d'Abyssinie*, Paris, C. Lévy.

LESLAU, W., 1987, *Comparative Dictionary of Ge'ez (Classical Ethiopic)*, Wiesbaden, Harrassowitz.

LESLAU, W., 1989, *Concise dictionary of Ge'ez (Classical Ethiopic)*, Wiesbaden, Harrassowitz.

LESUR, J., 2007, *Chasse et élevage dans la Corne de l'Afrique entre le néolithique et les temps historiques*, Oxford, Archaeopress [BAR, International Series, 1602 ; Cambridge Monographs in African Archaeology, 68].

LESUR, J., 2013, « Des animaux et des hommes en Égypte au néolithique et prédynastique : les apports de l'archéozoologie », *Archéo-Nil*, vol. 23, p. 33-54.

LESUR, J., VIGNE, J.-D., GUTHERZ, X., 2007, « Exploitation of wild animals in Southwestern Ethiopia during the Holocene (6 000 BP-1 500 BP): The data from Moche Borago shelter (Wolayta) », *Environmental Archaeology*, vol. 12, n° 2, p. 139-159.

LESUR, J., HILDEBRAND, E.A., ABAWA, G., GUTHERZ, X., sous presse-a, « The advent of herding in the Horn of Africa: New data from Ethiopia, Djibouti and Somaliland », *Quaternary International.*

LESUR, J., CHARPENTIER, V., VAN NEER, W., sous presse-b, « La faune d'Asa Koma », *in* X. GUTHERZ (dir.), *Asa Koma, site néolithique en République de Djibouti*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée.

LESUR-GEBREMARIAM, J., 2008, « Ethnoarchéozoologie sur le travail du cuir : l'exemple de deux maisons de tanneurs dans le Konso (Éthiopie) », *Anthropozoologica*, vol. 43, n° 1, p. 99-116.

LESUR-GEBREMARIAM, J., 2010, « La domestication animale en Afrique », *Les Nouvelles de l'archéologie*, vol. 120-121, p. 38-46.

LILIUS, S., 1995, « La cuisine somali », *in* M. AUFRAY, M. PERRET (dir.), *Cuisines d'Orient et d'ailleurs*, Paris, Glénat, p. 252-254.

MANZO, A., 1999, *Échanges et contacts le long du Nil et de la mer Rouge dans l'époque protohistorique (III^e^ et II^e^ millénaires avant J.-C.)*, Oxford, Archaeopress [BAR, International Series, 782 ; Cambridge Monographs in African Archaeology, 48].

MARSHALL, F., AGAZI NEGASH, 2002, *Early Hunters and Herders of Northern Ethiopia: The Fauna from Danei Kawlos and Baati Ataro Rockshelters*, communication présentée à la conférence de la Society for Africanist Archaeologists, Tucson, Arizona.

MARSHALL, M.H., LAMB, H.F., HUWS, D., DAVIES, S.J., BATES, R., BLOEMENDAL, J., BOYLE, J., LENG, M.J., UMER, M., BRYANT, C., 2011, « Late Pleistocene and Holocene drought events at Lake Tana, the source of the Blue Nile », *Global and Planetary Change*, vol. 78, p. 147-161.

MAYDON, H.C., 1925, *Simen, its Heights and Abysses: A Record of Travel and Sport in Abyssinia with some Account of the Sacred City of Aksum and the Ruins of Gondar*, Londres, Witherby.

MCCANN, J.C., 1997, « The plow and the forest. Narratives of deforestation in Ethiopia, 1840-1992 », *Environmental History*, vol. 2, n° 2, p. 138-159.

MCCANN, J.C., 2009, *Stirring the Pot. A History of African Cuisine*, Athens, Ohio University Press.

MÉRAB, P.É., 1929, *Impressions d'Éthiopie (L'Abyssinie sous Ménélik II)*, vol. 3, *Institutions civiles (mariages, justice, etc.), vie morale et matérielle des Abyssins*, Paris, Ernest Leroux.

MOGAKA, H., SIMONS, G., TURPIE, J., EMERTON, L., KARANJA, F. 2001, *Economic Aspects of Community Involvement in Sustainable Forest Management in Eastern and Southern Africa*, Nairobi, IUCN Eastern Africa Regional Office.

MOHAMMED, M.U., BONNEFILLE, R., 1998, « A late Glacial/late Holocene pollen record from a highland peat a Tamsaa, Bale Moutains, South Ethiopia », *Global and Planetary Change*, vol. 16-17, p. 121-129.

MUSÉE DE L'HOMME, 1975, *Éthiopie d'aujourd'hui. La terre et les hommes*, Paris, Laboratoire d'ethnologie/Muséum national d'histoire naturelle/musée de l'Homme.

NEWTON, C., THIÉBAULT, S., THIAM EL HADJI, I., GUTHERZ, X., LESUR, J., SORDOILLET, D., 2008, « Fuel and vegetation at Asa Koma (Republic of Djibouti) during the second millenium BC », *Journal of African Archaeology*, vol. 6, p. 87-102.

PÁEZ, P., 2008, *História da Etiópia*, I. BOAVIDA, H. PENNEC, M. J. RAMOS (éd.), Lisbonne, Assírio & Alvim.

PANKHURST, A., 2001, « Introduction. dimensions and conception of marginalisation », *in* D. FREEMAN, A. PANKHURST (dir.), *Living on the Edge. Marginalised Minorities of Craftworkers and Hunters in Southern Ethiopia*, Addis-Abeba, Addis Ababa University, p. 1-23.

PANKHURST, R., 1985, *The History of Famine and Epidemics in Ethiopia Prior to the Twentieth Century*, Addis-Abeba, Relief and Rehabilitation Commission.

PEARCE, N., 1831, *The Life and Adventures of Nathaniel Pearce*, Londres, Henry Colburn and Richard Bentley, 2 vol.

PEREIRA, F.M.E. (éd. et trad.), 1862 et 1900, *Chronica de Susenyos, rei de Ethiopia*, Lisbonne, Imprensa nacionale, 2 vol.

PERRET, M., JEZEQUEL, L., JEZEQUEL, J.-M., 1995, « La cuisine éthiopienne », *in* M. AUFRAY, M. PERRET (dir.), *Cuisines d'Orient et d'ailleurs. Traditions culinaires des peuples du monde*, Paris, Glénat, p. 255-262.

PERRUCHON, J. (éd. et trad.), 1890, *Histoire des guerres d'Amda Syôn, roi d'Éthiopie*, Paris, Imprimerie nationale.

PERRUCHON, J. (éd. et trad.), 1893, *Les chroniques de Zar'a Yâ'eqôb et de Ba'eda Mâryâm, rois d'Éthiopie de 1434 à 147*8, Paris, Émile Bouillon.

PHILLIPSON, D.W., 1993, « The antiquity of cultivation and herding in Ethiopia », *in* T. SHAW, P. SINCLAIR, B. ANDAH, A. OKPOKO (dir.), *The Archaeology of Africa. Food, Metals and Towns*, Londres/ New York, Routledge, p. 344-357.

PRUTKY, R., 1991, *Prutky's Travels in Ethiopia and Other Countries*, J.H. ARROWSMITH-BROWN (éd. et trad.), R. PANKHURST (éd.), Londres, The Hakluyt Society.

QONJIT ZAWGA ḪĀYLU, s.d., *የሞያቁንፉ*[*ya-moyā qunčo*], Addis-Abeba, Centre français des études éthiopiennes/Home Gardens of Ethiopia.

QUIRIN, J., 1998, « Caste and class in historical North-West Ethiopia: The Beta Israel (Falasha) and Kemant, 1300-1900 », *The Journal of African History*, vol. 30, n° 2, p. 195-220.

RODINSON, M., 1970, « Les interdictions alimentaires éthiopiennes », *inProceedings of the Third International Conference of Ethiopian Studies, Addis Ababa, 1966*, Addis-Abeba, Institute of Ethiopian Studies/Haile Selassie I University, vol. 3, p. 48-50.

ROUAUD, A., 2005, « Fish and fishing », *in* S. UHLIG (dir.), *Encyclopaedia Aethiopica*, Wiesbaden, Harrassowitz, vol. 2, p. 550-551.

SAURAT, A., AHMAD ZEKARIA, AKLILU YILMA, 1989, *Musée de l'Institut des études éthiopiennes (université d'Addis-Abeba). Guide-catalogue*, Addis-Abeba, Institut des études éthiopiennes.

SCIARRINO, J.-F., 1994, *Le* Śer'āta qʷerḥat*. Recherches sur le cérémonial éthiopien du sacre des rois avant le* XVI^{e} *siècle*, mémoire de maîtrise, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

SHOSHANI, J., GHEBREGIORGIS, M.W., SCHMIDT, P.R., 2008,*Interpretations of Faunal Remains from Archaeological Sites on the Asmara Plateau of Eritrea*, *in* P.R. SCHMIDT, M.C. CURTIS, ZELALEM TEKA (dir.), *The Archaeology of Ancient Eritrea*, Trenton, The Red Sea Press, p. 217-234.

SIMOONS, F.J., 1960, *Northwest Ethiopia. Peoples and Economy*, Madison, University of Wisconsin Press.

SIMOONS, F.J., 1961, *Eat not this flesh. Food Avoidances in the Old World*, Madison, University of Wisconsin Press.

SOLER, J., 2004, *Sacrifices et interdits alimentaires dans la Bible*, Paris, Hachette.

STRELCYN, S., 1973, *Médecine et plantes d'Éthiopie*, t. 2, *Enquête sur les noms et l'emploi des plantes en Éthiopie*, Naples, Istituto Universitario Orientale.

TECLE HAIMANOT GEBRE SELASSIE, 1984, *The Wayto of lake Ṭānā: An Ethno-History*, mémoire (MPhil), Addis Ababa University.

TECLE HAIMANOT GEBRE SELASSIE, 1986, « Wayto response to food shortage », *in Proceedings of the Third Annual Seminar of the Department of History*, Addis-Abeba, Addis Ababa University, p. 161-164.

TENALEM AYENEW, 2009, *Natural Lakes of Ethiopia*, Addis-Abeba, Addis Ababa University Press.

THULIN, M., 1994, « Aspects of disjunct distributions and endemism in the arid parts of the horn of Africa », *in* J.H. SEYNI (dir.), *Proceedings of the XIII[th] Plenary Meeting of AETFAT, Zomba, Malawi, 2-11 April 1991: Plants for People*, Zomba (Malawi), National Herbarium and Botanic Gardens of Malawi, p. 64-89.

VAN NEER, W., LESUR, J., 2004, « The ancient fish fauna from Asa Koma (Djibouti) and modern osteometric data on 3 Tilapiini and 2 Clarias catfish species », *Documenta Archaeobiologiae*, vol. 2, p. 141-160.

WEEDMAN, K., ARTHUR, J.W., CURTIS, M., LAKEW, B., LESUR-GEBREMARIAM, J., ETHIOPIA, Y., 2010, « Fire on the mountain: Dignity and prestige in the history and archaeology of the Borada Highlands in Southern Ethiopia », *SAA Archaeological Record*, vol. 10, n° 1, p. 17-21.

WELD BLUNDELL, H. (éd. et trad.), 1922, *The Royal Chronicle of Abyssinia, 1769-1840*, Cambridge, Cambridge University Press.

YALDEN, D.W., LARGEN, M.J., KOCK, D., HILLMAN, C., 1996, « Catalogue of the mammals of Ethiopia and Eritrea. 7. Revised checklist, zoogeagraphy and conservation », *Tropical Zoology*, vol. 9, p. 73-164.

Notes

1 F. AUDOIN, 1986 ; F. AUDOIN-ROUZEAU, 2002.

2 Pour un panorama de la culture alimentaire éthiopienne, voir M. PERRET, L. JEZEQUEL, J.-M. JEZEQUEL, 1995 ; ABBEBE KIFLEYESUS, 2002 ; ABBEBE KIFLEYESUS, 2006. Pour un point de vue historique sur la question, voir les chapitres consacrés à l'Éthiopie dans J. C. MCCANN, 2009, ainsi que T. GUINDEUIL, 2012. On se référera également, en amharique, à l'ensemble des recettes de cuisine du début du XX[e] siècle publiées dans QONJIT ZAWGĀ ḪĀYLU, s.d. Sur la culture alimentaire somali, voir S. LILIUS, 1995.

3 S.A. BRANDT, K. WEEDMAN, 2002 ; J. LESUR-GEBREMARIAM, 2008 ; K. WEEDMAN *et al.*, 2010 ; J. LESUR, en préparation.

4 M. THULIN, 1994 ; H. MOGAKA *et al.*, 2001.

5 Voir la *red list* des espèces menacées de l'UICN [en ligne. URL : http://www.redlist.org]. Les données chiffrées sur le déclin des espèces sauvages sont cependant souvent contestables – voir G. BLANC, 2013, p. 238, au sujet de la population d'ibex d'Abyssinie (*Capra walie*) du parc national des monts Semēn.

6 J.C. MCCANN, 1997, p. 140-141 ; A. GASCON, 1998 ; A. GASCON, 2009.

7 J.C. MCCANN, 1997, p. 146 ; A. GASCON, 1998, p. 390-392.

8 Voir par la datation incertaine de grains de blé et de pois chiches domestiqués vers 500 avant J.-C., trouvés dans un abri au nord du lac Ṭānā (J. DOMBROWSKI, 1971). Plus récemment, voir les données archéobotaniques présentées par S. BOARDMAN, 1999 et 2000, sur les sites d'Aksum fouillés sous la direction de David W. Phillipson. Pour un état des lieux des rares « preuves » apportées par l'archéologie au dossier des débuts de l'agriculture en Éthiopie, voir D.W. PHILLIPSON, 1993, et M. CURTIS, 2013. Voir aussi les synthèses proposées, dans le même volume, par K.A. BARD, 1997, et I. BRANCACCIO *et al.*, 1997, en particulier sur la question de la déforestation à l'époque aksumite.

9 Les recensements officiels estimaient la population éthiopienne à 53,5 millions d'habitants en 1994 et à 71 millions en 2004 (É. FICQUET, A. KRUCZYNSKI, F. PIGUET, H. FERRAN, 2007,p. 40). Sur la problématique de la densité de population, voir aussi dans le même volume BEZUNESH TAMRU, J.-P. RAISON, 2007.

10 La corne de buffle ou de rhinocéros constitue une luxueuse alternative à la corne de bœuf pour la confection de gobelets (*wānčā*) et autres récipients et objets travaillés au tour (M. GRIAULE, 1941). Le cuir de buffle, d'hippopotame ou d'autres mammifères est travaillé pour concevoir des boucliers et d'autres objets. Voir A. SAURAT, AHMAD ZEKARIA, AKLILU YILMA, 1989, p. 8-9 ; ou encore MUSÉE DE L'HOMME,

1975, p. 71-72, 89-91 et 94-95. De fait, la corne et le cuir éthiopiens peuplent les musées ethnographiques dans et hors de l'Éthiopie.

11 Voir A. MANZO, 1999, sur la question de l'ivoire originaire de la Corne de l'Afrique en Égypte dès le 2e millénaire avant J.-C. Beaucoup plus récemment, voir le témoignage de James Bruce sur la présence d'ivoire parmi les marchandises échangées au port de Massawa au XVIIIe siècle (J. BRUCE OF KINNAIRD, 1790, vol. 3, p. 381).

12 R.A. CAULK, 1972.

13 A.H. AHMAD, 1988.

14 Voir par exemple H. LE ROUX, 1903, p. 11.

15 H.C. MAYDON, 1925, p. 82 et suivantes.

16 R. PANKHURST, 1985 ; B. FAYE, 1990.

17 R.E. CHEESMAN, 1936, p. 327.

18 F. GASSE, 1975 et 2000 ; A.T. GROVE *et al.*, 1975 ; F. CHALIÉ, F. GASSE, 2002 ; A.L. LAMB *et al.*, 2004.

19 X. GUTHERZ *et al.*, 2002.

20 La consommation peut être notamment mise en évidence par un certain nombre de traces laissées sur les os, comme les traces de cuisson ou de découpe de la carcasse.

21 Liste et proportion des différentes espèces animales présentes sur un site.

22 J. LESUR, 2007 ; J. LESUR *et al.*, 2007.

23 AMARE GETAHUN, 1978.

24 D.W. YALDEN *et al.*, 1996 ; J. KINGDON, 1997.

25 M.U. MOHAMMED, R. BONNEFILLE, 1998.

26 Production d'outils en pierre.

27 X. GUTHERZ *et al.*, 2002 ; J. LESUR, 2007.

28 J. LESUR *et al.*, sous presse-a.

29 E. HILDEBRAND *et al.,* 2010.

30 Outils en pierre marqués notamment par leur très petite taille.

31 M.U. MOHAMMED, R. BONNEFILLE, 1998.

32 J. LESUR *et al.*, 2007.

33 H. DUDAY *et al.*, 2002, 2004 et 2006.

34 J. LESUR, 2007.

35 X. GUTHERZ *et al*., sous presse.

36 X. GUTHERZ *et al.*, 1996 ; X. GUTHERZ, R. JOUSSAUME, 2000.

37 W. VAN NEER, J. LESUR, 2004.

38 C. NEWTON *et al.*, 2008 ; W. VAN NEER, J. LESUR, 2004.

39 J. CAULIEZ *et al.*, 2008.

40 W. VAN NEER, J. LESUR, 2004.

41 J. LESUR *et al.*, sous presse-b.

42 C. NEWTON *et al.*, 2008.

43 J. LESUR-GEBREMARIAM, 2010.

44 M.-L. DERAT, 2003.

45 B. HIRSCH, F.-X. FAUVELLE-AYMAR, 2002 ; F.-X. FAUVELLE-AYMAR, B. HIRSCH, 2008 ; A. CHEKROUN, 2013.

46 AGAZI NEGASH, 2001.

47 F. MARSHALL, AGAZI NEGASH, 2002.

48 AGAZI NEGASH, 2001 ; R. FATTOVICH, 1996.

49 S. BRANDT *et al*., 2008.

50 R. FATTOVICH, 1996.

51 R. FATTOVICH, 1996.

52 M.H. MARSHALL *et al.*, 2011.

53 J. SHOSHANI *et al.* 2008 ; C.R. CAIN, 1999, 2000 ; L. CHAIX, 2013 ; WOLDEKIROS, communication personnelle.

54 A.J. DREWES, 1962, p. 41.

55 É. BERNAND, 2000, p. 6.

56 É. BERNAND, 2000, p. 16.

57 Sur la datation de ce texte, voir M. KROPP, 1983-1984, p. 58 ; M.-L. DERAT, 2013, p. 123, n. 9, fait un point sur les débats en cours.

58 J. PERRUCHON, 1890, p. 122.

59 'ARAB FAKIH, 1897-1909, p. 146.

60 J. PERRUCHON, 1890, p. 119, 1893, p. 101.

61 F. ÁLVARES, 1961, vol. 1, p. 92-93.

62 Un « savant juriste [nommé] 'Abd Allah ez-Zailā'i [qui] est intervenu activement, auprès des Portes sultaniennes du Caire au moment où arrivait un ambassadeur du souverain 'Amḥara [le roi chrétien d'Éthiopie] afin de faire rédiger au patriarche une lettre interdisant au « roi [chrétien] de commettre des exactions dans le pays des musulmans » (AL-'UMARĪ, 1927, p. 3).

63 AL-'UMARĪ, 1927, p. 27.

64 A. DE BIBERSTEIN KAZIMIRSKI, 1860, vol. 2, p. 272, « passereau » ou « tout petit oiseau ». Je dois la recherche des définitions des termes arabes de ce passage à l'aide d'Amélie Chekroun et de Robin Seignobos. La version originale du texte est tirée de F. SEZGIN (AL-'UMARĪ, 1988, p. 432).

65 A. DE BIBERSTEIN KAZIMIRSKI, 1860, vol. 2, p. 451, « corbeau », et vol. 1, p. 995, « semence ».

66 *Al-barï* se traduit peut-être par « libre » (A. DE BIBERSTEIN KAZIMIRSKI, 1860, vol. 2, p. 104) ou par « terrestre ». L'expression complète renvoie à la « pintade de Numidie » en arabe contemporain.

67 A. DE BIBERSTEIN KAZIMIRSKI, 1860, vol. 2, p. 384, « perdrix mâle ».

68 AL-'UMARĪ, 1927, p. 29.

69 A. GAUTIER, 1990.

70 AL-'UMARĪ, 1927, p. 29.

71 AL-'UMARĪ, 1927, p. 13.

72 AL-'UMARĪ, 1927, p. 13.

73 Conventionnellement, le « Moyen Âge » éthiopien englobe la période allant de la fin du royaume d'Aksum aux guerres entre musulmans et chrétiens qui marquent le milieu du XVI^{e} siècle. La césure est donc avant tout politique. Côté chrétien, on note un « déménagement » du cœur du royaume, qui s'établit, après les guerres, dans le Nord-Ouest de l'Éthiopie.

74 M.-L. DERAT, 2002, p. 42.

75 M. KROPP, 1988.

76 Voir M. KROPP, 1988, p. 61, n. 18. On sait également, par la chronique de son règne, que Zar'a Yā'eqob fut à l'origine d'une importante production de règlements de ce type : B. HIRSCH, 2009, p. 465 ; M.-L. DERAT, 2013, p. 129-130.

77 M. KROPP, 1988, p. 57.

78 Folios 89 et 90 du Ms. 26 Oxford. Voir la traduction française par J.-F. SCIARRINO, 1994, p. 150-152.

79 J.-F. SCIARRINO, 1994, p. 11.

80 J. PERRUCHON, 1893, p. 49.

81 La liste est précédée par la mention ሥርዓተ፡ግብር፡ዘቋሞች፡ወዘዕለት፡ማእድ።, « règlement des serviteurs du banquet et de la table quotidienne » (DERESSE AYENACHEW, 2009, p. 32).

82 M. KROPP, 1988, p. 68 (SG 1, l. 3 et 6).

83 W. LESLAU, 1989,p. 64.

84 M. KROPP, 1988, p. 68 (SG 1, l. 3 et 6).

85 T.L. KANE, 1990, vol. 2, p. 1124.

86 F. ÁLVARES, 1961, vol. 2, n. 1, p. 364.

87 J.-F. SCIARRINO, 1994, p. 148 (texte) et p. 150 (trad.).

88 Ce terme amharique désignerait *Alcelaphus buselaphus* (T.L. KANE, 1990, vol. 1, p. 964).

89 *G^{w}ayšš* correspond probablement à une ancienne orthographe du terme amharique moderne *gwašš* ጐሽ.

90 Il faut probablement lire *hayyal*, mot ge'ez qui désigne un « ibex, chèvre de montagne » (W. LESLAU, 1987, p. 221). Il s'agit vraisemblablement de l'ibex d'Abyssinie, « walia ibex » (*Capra walie*), une espèce endémique éthiopienne qui n'est connue que dans les monts du Semēn. Le terme *wālā* ou *wālyā* désigne un chamois en amharique.

91 Le terme amharique *agāzan* désigne « une sorte d'antilope, de gazelle, de chevreuil, de cerf » (W. LESLAU, 2005, p. 151).

92 *Ṭali*, « chèvre femelle » (W. LESLAU, 1987, p. 590).

93 J.-F. SCIARRINO, 1994, p. 148 (texte) et p. 150 (trad.). La traduction des noms des animaux a été reprise ici par Thomas Guindeuil.

94 J. PERRUCHON, 1893, p. 125.

95 J.-F. SCIARRINO, 1994, p. 151 ; J. PERRUCHON, 1893.

96 F. ÁLVARES, 1961, vol. 1, p. 113.

97 F. ÁLVARES, 1961, vol. 1, p. 131.

98 F. ÁLVARES, 1961, vol. 2, p. 390.

99 F. ÁLVARES, 1961, vol. 2, p. 510.

100 P. PÁEZ, 2008, p. 216.

101 J. BRUCE OF KINNAIRD, 1790, vol. 3, p. 622.

102 Lv 11, Dt 14. Pour une discussion de cette application des interdits alimentaires de l'Ancien Testament chez les chrétiens d'Éthiopie, voir T. GUINDEUIL, à paraître.

103 M. DOUGLAS, 1992, p. 70 ; J. SOLER, 2004, p. 27.

104 F.J. SIMOONS, 1961, p. 41.

105 M. RODINSON, 1970.

106 AL-'UMARĪ, 1927, p. 13.

107 U. BRAUKÄMPER, 1984, p. 433.

108 C. CONTI ROSSINI, 1964-1965, vol. 51, p. 164 (texte), vol. 52, p. 91 (trad.).

109 U. BRAUKÄMPER, 1984, p. 435.

110 R. PRUTKY, 1991, p. 199.

111 Voir le livre de cuisine de QONJIT ZAWGĀ ḤĀYLU, s.d., p. 86 et 214.

112 P.E. MÉRAB, 1929, p. 451.

113 La nature « maigre » du poisson est aujourd'hui contestée par le clergé éthiopien, qui voit dans sa consommation un détournement du jeûne chrétien. La consommation du poisson par les chrétiens d'Éthiopie reste modeste et essentiellement limitée aux périodes de jeûne (A. ROUAUD, 2005, p. 551).

114 BĀHREY, 1907, vol. 2, p. 205.

115 F. ÁLVARES, 1961, vol. 1, p. 113.

116 S. STRELCYN, 1973, p. 152-153.

117 S. STRELCYN, 1973, p. 152-153.

118 J. JARRY, 1972, p. 229 et 235. Le poisson fait toujours partie de la diète des moines du Waldabbā (François LE CADRE, communication personnelle).

119 H. WELD-BLUNDELL, 1922, p. 7 (texte), p. 211 (trad.).

120 Voir TECLE HAIMANOT GEBRE SELASSIE, 1984, sur les outils de pêche des Wāyṭo.

121 TECLE HAIMANOT GEBRE SELASSIE, 1984, p. 51 et 87.

122 A. ROUAUD, 2005.

123 TECLE HAIMANOT GEBRE SELASSIE, 1984, p. 90.

124 TENALEM AYENEW, 2009, p. 76-77 ; F.J. SIMOONS, 1960, p. 160.

125 F.M.E. PEREIRA, 1862-1900, vol. 2, p. 166.

126 F.M.E. PEREIRA, 1862-1900, vol. 2, p. 166.

127 F.M.E. PEREIRA, 1862-1900, vol. 2, p. 166.

128 D. FREEMAN, A. PANKHURST, 2001, p. 26-28 et 36-41.

129 C. CONTI ROSSINI, 1928, p. 73.

130 J. BRUCE OF KINNAIRD, 1790, vol. 4, p. 50-51.

131 J. QUIRIN, 1998, p. 208-209.

132 J. BRUCE OF KINNAIRD, 1790, vol. 4, p. 51-52 ; A. FERRET, J.G. GALINIER, 1847-1848, vol. 2, p. 257.

133 TECLE HAIMANOT GEBRE SELASSIE, 1984, p. 60.

134 *Id*., 1986, p. 161-162.

135 J. BRUCE, 1790, vol. 4, p. 50 ; A. FERRET, J.G. GALINIER, 1847-1848, vol. 2, p. 257.

136 TECLE HAIMANOT GEBRE SELASSIE, 1984, p. 14 et 21.

137 J. BRUCE OF KINNAIRD, 1790, vol. 4, p. 51 ; A. FERRET, J.G. GALINIER, 1847-1848, vol. 2, p. 257.

138 E. FULLER TORREY, 1970.

139 J.V. ABARGUES DE SOSTÉN, 1883, p. 257.

140 Rivière au nord de l'Éthiopie, qui constitue une importante frontière entre l'espace de langue amharique et l'espace de langue tegreñña. Elle creuse de profondes gorges, qui se transforment vers l'ouest en une plaine alluviale (figure 3).

141 N. PEARCE, 1831, vol. 2, p. 178.

142 T.L. KANE, 1990, vol. 1, p. 876.

143 An. D'ABBADIE, 1890, p. 40.

144 S. STRELCYN, 1973, p. 151.

145 Voir D. FREEMAN, A. PANKHURST, 2001 ; U. BRAUKÄMPER, 1984.

146 A. PANKHURST, 2001, p. 1-23.

147 U. BRAUKÄMPER, 1984, p. 435.

148 M.-L. DERAT, 2002, p. 46-47. Voir également le cas de Za-Yoḥānnes, dans S. KAPLAN, 2007, p. 91.

149 I. GUIDI, 1903-1905, vol. 3, p. 65 (texte), vol. 4, p. 64 (trad.).

150 Ar. D'ABBADIE, 1980-1999, vol. 1, p. 182-184.

151 Ar. D'ABBADIE, 1980-1999, vol. 1, p. 362.

152 Ar. D'ABBADIE, 1980-1999, vol. 1, p. 362.

153 Ce fait n'est pas unique à l'Éthiopie et on l'observe par exemple dès le 4e millénaire en Égypte au moment de la constitution de l'Égypte pharaonique. En effet, dès cette période, la chasse (et non la pêche qui est encore abondamment pratiquée) n'a plus de valeur économique propre mais elle n'en demeure pas moins d'une grande importance dans les sphères sociale, religieuse et politique. Ainsi on observe sur nombre de représentations rupestres ou céramiques des scènes de chasse d'animaux « dangereux », tels l'hippopotame, ou d'animaux du désert : on peut les rapprocher des représentations de violence guerrière, les unes et les autres relevant d'un concept commun, celui de l'établissement et du maintien de l'ordre sur le chaos. L'iconographie de la chasse à l'hippopotame, dont les premières attestations datent du début du 4e millénaire avant J.-C., est un thème connu jusqu'à la période dynastique, au début de laquelle il devient une partie intégrante du symbolisme royal. La chasse dans le désert relève, quant à elle, du mode de vie de l'élite. Elle joue donc un rôle important dans la hiérarchisation sociale et la formation de l'État (S. HENDRICKX, 2010 ; J. LESUR, 2013).

154 Ar. D'ABBADIE, 1980-1999, vol. 1, p. 453.

155 S.A. BRANDT, K. WEEDMAN, 2002 ; J. LESUR-GEBREMARIAM, 2008.

156 C.R. HALLPIKE, 1972.

157 H. AMBORN, 1989.

158 C.R. HALLPIKE, 1972.

159 M. PERRET, L. JEZEQUEL, J.-M. JEZEQUEL, 1995, p. 262.

160 R. KLUCKHOHN, 1962.

161 C.R. HALLPIKE, 1972.

162 J. LESUR-GEBREMARIAM, 2008.

163 K. WEEDMAN *et al*., 2010.

164 K. WEEDMAN *et al*., 2010.

165 J. LESUR, en préparation.

Pour citer cet article

Référence électronique

Thomas Guindeuil et Joséphine Lesur, « La consommation d'animaux sauvages dans la Corne de l'Afrique (4e millénaire avant J.-C.-début du XXe siècle) », *Afriques* [En ligne], 05 | 2014, mis en ligne le 20 décembre 2014, consulté le 23 décembre 2014. URL : http://afriques.revues.org/1577 ; DOI : 10.4000/afriques.1577

À propos des auteurs

Thomas Guindeuil
Secrétaire scientifique du Centre français des études éthiopiennes (CFEE), chercheur affilié à l'IMAF
Joséphine Lesur

Maître de conférences au Muséum national d'histoire naturelle, rattachée au laboratoire Archéozoologie, archéobotanique : sociétés, pratiques et environnements (UMR 7209), chercheuse associée au Centre français des études éthiopiennes (CFEE)

Droits d'auteur

© Tous droits réservés

Résumés

De par la grande diversité de ses milieux naturels mais aussi de par leur évolution au cours des dix derniers millénaires, la Corne de l'Afrique a permis le développement d'un grand nombre de sociétés humaines. Celles-ci ont exploité de riches ressources en optimisant le particularisme lié à chaque milieu et à ses variations. L'adoption et le développement de l'agriculture et de l'élevage au cours des cinq derniers millénaires ont bouleversé le rapport de l'homme à son environnement en réduisant notamment la part du sauvage dans l'alimentation. Grâce au développement des fouilles archéologiques et des recherches historiques depuis une quinzaine d'années, les données se multiplient sur ces questions. Notre contribution, réunissant les résultats d'une enquête archéozoologique sur le temps long et d'une enquête historique sur la place du gibier et du poisson en Éthiopie depuis le Moyen Âge, vise à construire un récit à deux voix de ce basculement économique et culturel remarquable. Ce dialogue interdisciplinaire permet la mise en lumière des tendances régionales en ce qui concerne les rapports au monde sauvage et leur évolution au cours du temps.

The consumption of wild animals in the Horn of Africa (4th millennium BC – early 20th century). Zooarchaeology and history of a very discrete dietary practice

On the Horn of Africa, the great diversity of natural environments and their evolution over the last ten millennia led to the development of a large number of human societies. These societies exploited the rich resources in this region by optimizing the specific potential of each environment and its variations. The adoption and development of agriculture and animal husbandry during the last five millennia radically transformed the relationships between humans and their environment, diminishing the role of wild resources in the diet. Archaeological excavations and historic research over the past fifteen years have contributed new data relevant to these questions. The aim of our study, combining along-term zooarchaeological analysis and a shorter-term historic analysis of the role of fish and game in Ethiopia since the Middle Ages, is to tell the story of this remarkable economic and cultural transformation through two voices. This interdisciplinary dialogue sheds light on regional trends in the relationships between humans and the wild environment and their evolution through time.

Entrées d'index

Mots-clés : alimentation, archéozoologie, chasse, gibier, pêche
Keywords : diet, Djibouti, Ethiopia, fishing, game, Horn of Africa, hunting, zooarchaeology
Géographique : Corne de l'Afrique, Djibouti, Éthiopie